

Toute la presse

Lebensberichte aus psychiatrischen Kliniken

Porträt der französischen Schriftstellerin Emma Santos

Die Rororo-Reihe «neue Frau» legt in einem monatlichen Zyklus erzählende Texte aus den Literaturen aller Länder vor, deren Thema die konkrete sinnliche und emotionale Erfahrung von Frauen und ihrer Suche nach einem selbstbestimmten Leben ist. Die erscheinenden Taschenbücher wenden sich an alle, die mit Interesse verfolgen, wie sich die Beziehung der Geschlechter und das Selbstverständnis der Frau wandelt. Die neue Ausgabe vom Monat Februar ist der französischen Schriftstellerin Emma Santos gewidmet. Ihr Buch «Ich habe Emma S. getötet» wurde in Paris leidenschaftlich diskutiert. Die Darstellung des Einzelschicksals der Emma S., ihre achtjährige Erfahrung mit psychiatrischer Behandlung, stellt entscheidende Aspekte der aktuellen Diskussion um Psychoanalyse und Psychiatrie in ihrem Verhältnis zur Frau dar. Ihr persönliches Schicksal demonstriert eindringlich die individuellen Auswirkungen der allgemeinen Problematik.

Emma Santos wurde 1950 in Paris geboren. Seit einigen Jahren sucht sie Psychiater auf. Sie verbrachte lange Zeit in Spitälern und psychiatrischen Kliniken. Sie hat bis heute sechs Bücher veröffentlicht, die vor allem in

Form von autobiographischen, tagebuchähnlichen Aufzeichnungen geschrieben sind. Im Frühjahr 1977 ist die Schriftstellerin über drei Monate im Kellertheater des «Nouveau Carré» in Paris als Interpretin ihrer Tagebücher

und ihrer Dokumente, die grösstenteils ihre Zeit und ihre Erfahrungen in den psychiatrischen Kliniken wiedergeben, aufgetreten. Der Text ihres Auftritts ist in ihrem Buch «Le théâtre d'Emma Santos», Edition des Femmes, in Paris festgehalten. Die Aufzeichnungen werden zurzeit von einer Genfer Frauengruppe bearbeitet, um das Stück demnächst in verschiedenen Theatern der westlichen Schweiz billiengerecht aufzuführen. Auch eine Aufzeichnung des deutschen Fernsehens mit Emma Santos ist noch dieses Jahr geplant.

Ich wohnte verschiedenen Aufführungen der Emma Santos in Paris bei, und im nachhinein kam mir das Hinabsteigen in den Keller des «Nouveau Carré»-Theaters als nahezu symbolische Handlung vor: Diese Wendeltreppen, diese Gänge nach unten, dann dieser grabenartige Schacht, wo man die Emma S. schliesslich entdeckte, gleichen schon eher den Umrissen einer Reise in das Innere.

«Reisebemühungen», die man auf sich nehmen musste, um Emma S. in ihrer Innerlichkeit zu treffen. So vergleichbar zeichnet sich auch der Weg ihres eigenen Wesens ab, denn Emma S. hat nie aufgehört, in sich selbst hinabzusteigen, von Spital zu Spital zu gehen, von Buch zu Buch sich durchzuschreiben. In einer Vertiefung direkt neben der riesigen Heizung des Theaters war sie zu finden. Kein Theater im traditionellen Sinn erwartete uns; Emma S. war ungeschminkt. Sie erzählte als Frau aus dem Leben in den Kliniken, in den Irrenanstalten und in der Gesellschaft.

Sie stand da, ohne Illusionsbildende Kulissee, mit wenig Licht, die

zahl kam zitierte selbst ten 3 In prod zen: In getötelnet Frau (In das man ande die 1 werd Im burli ma 5 lei ir der Frau zuge reits stree das lichk form stelle und rung diese zude heter xiert, auf Sie e rade unsol nach eigen noch ihm: Ist e stärk hofft jedoc zeitw tradh annin In sucht kein, straft ersch Psych stift: beziele - unc mit e de In herrs das zu ei Platz Leistu Em zess erlang den P literat Sinne mit n

TAGES-ANZEIGER - Dienstag, 21. Februar 1978

Werke der Emma Santos

- L'Illogicienne (Flammarion, Paris)
- La Malcastrée (Poche-Edition des Femmes)
- La Loméchuse (La Marge-Kessering, Paris)
- La Pünition d'Arles (Stock, Paris)
- J'ai tué Emma S. (Edition des Femmes, Paris)
- L'itinéraire psychiatrique d'Emma S. (Edition des Femmes, Paris)
- Ich habe Emma S. getötet (RORORO-Verlag Hamburg) Febr. 78

schwarzen Haare ungeordnet auf die Schulter fallend. Sie trug ihre Anstaltskleidung: ein weisses Nachthemd, einen grauen Wollpullover, Sandalen und Wollsocken. Alle ihre Aufführungen waren gut besucht, doch sie schien ihr Publikum kaum zu bemerken. Man wartete lange, fast in bedrückender Stille, bis sie sich zu äussern begann. Sie sprach langsam, leise, aber bestimmt: «Der Morgen kommt wieder. - Der Morgen kommt immer wieder. - Du kannst noch lange Largactil, Equanil, Nubarene einnehmen, er kommt immer wieder. - Du versuchst Melleril, Nembutal, Antidepressiva, es kommt immer wieder. - Der Morgen kommt wieder. - Mag es zehn Uhr oder zwei Uhr nachmittags sein, das ist unwichtig. - Es ist der Morgen. - Man muss einen neuen Tag beginnen. - Allein!»

Es war wichtig, dass sie von ihrer ersten Begegnung mit dem Psychiater, vom Umherirren in den ewig schmutzigen Schlafräumen, von ihren Ängsten und Alpträumen und von ihren Elektroschocks in französischen Spitälern er-

Un cri de désespoir

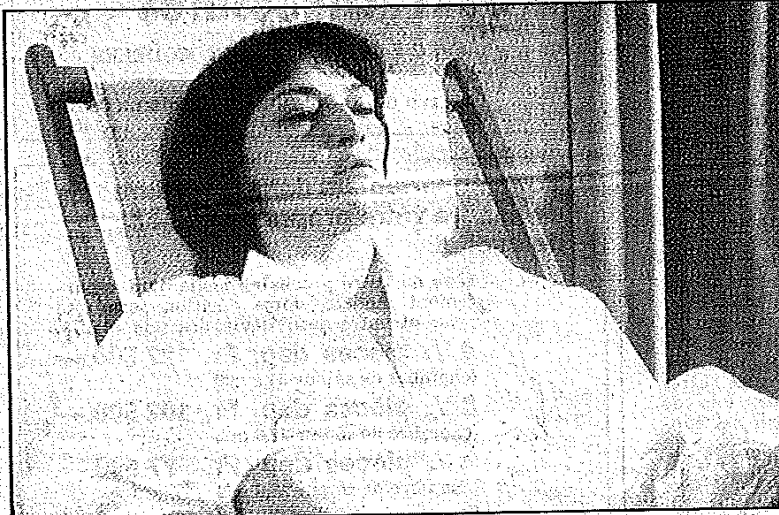
Le public a répondu nombreux à l'invitation de la SAT, mardi soir, à l'aula du Collège secondaire, à réfléchir au monde de la folie, avec l'étonnante Véronique Mermoud qui, sur une mise en scène de Gisèle Sallin, monologue pendant une heure et demie, enfermée dans l'univers oppressant d'un asile. Chuchotant, pleurant, criant, riant, vomissant son désespoir, appelant, geignant, se révoltant, agressant, souffrant, bousculant, gênant, se tordant, se roulant ou se recroquevillant, elle s'exprime par tous les moyens de son corps et de son âme et son jeu ne manque pas de saisir le spectateur aux entrailles. Véhémente critique sociale, en fin de compte, que les cris de cette femme que l'on tient en marge de la vie. A quoi bon hurler sa solitude, se soulever contre la « méchante femme-psychiatre » ? Le délire où peuvent éclater toutes les passions est peut-être une manière d'exister...

Les propos d'Emma Santos sont graves, tragiques même ; ils remuent les profondeurs de l'être humain. Nous sommes bien loin du divertissement théâtral ! Le chemin que parcourt le personnage unique de la pièce passe par tous les stades psychiques que doit affronter l'homme seul, ou la femme en l'occurrence. Son choix est tout relatif : il finira par opter pour un équilibre possible, le seul, celui de la « folie triomphante ». « La folie je la fais », disait l'auteur, « on ne me l'impose plus » ! (ha)

DELEMONT

au caveau du château

«Le théâtre d'Emma Santos»



Le Groupe Femmes présente ce soir : « Le théâtre d'Emma Santos », par Véronique Mermoud, mise en scène de Gisèle Sallin. « Délire, délire, délire. Détruire. Délirer vers quelqu'un. Délirer jusqu'à quelqu'un qui dit oui. On n'existe pas sans les autres ». Ce soir, à 20 h. 30, au Caveau du Château. (démø)

LE DEMOCRATE

- Avant première 3 mars 78

information
CCRD

12, rue de l'Eglise
2800 Delémont
Case Postale 27
Tél. 066 22 50 22

ENDRIER
MANIFESTATIONS
M A R S 1978

9 Au Caveau du Château, Delémont
Le "Groupe Femmes" présente 20 h30
LE THEATRE D'EMMA SANTOS
par Véronique MERMOUD
Mise en scène Gisèle SALLIN

BULLE

Avant Première

Gruyère du 9 mars 78

Samedi à Bulle : « Le Théâtre d'Emma Santos »

La comédienne Véronique Mermoud jouera « Le Théâtre d'Emma Santos », samedi 11 mars, à 20 h. 30, à l'aula de l'École secondaire de la Gruyère. La mise en scène est due à Gisèle Sallin qui « vit » le théâtre, elle aussi. On se souvient de son hallucinante interprétation de Jeanne dans « Jeanne d'Arc au bûcher » de Honegger, à Fribourg.

Emma Santos a connu tous les échecs humains, jusqu'à la dépression, dans un monde qui exclut la douleur, le rêve et la tendresse au profit de l'efficacité et du rendement. Elle est « récupérée » par le système psychiatrique, subissant médicaments, traitements de choc, humiliations.

Tout cela « dans la norme ». Mais ce qui est exceptionnel, c'est la manière de dire, le rythme, la violence sans démagogie. « Une atmosphère utérine, étrange et trouble », dit Gisèle Sallin, des profondeurs de l'enfance aux pulsions de l'amour. Véronique Mermoud joue seule, dans le blanc d'un lieu clos.

PORRENTRUUY

AVANT PREMIERE DS. LE DEMOCRATE
SAMEDI 14 MARS 78

+ ANNONCE

Mardi soir :

« Le théâtre d'Emma Santos »

Tous ceux qui se sentent concernés par la condition actuelle des femmes et par leurs luites ne devraient pas manquer de voir « Le théâtre d'Emma Santos », la pièce que la Société des amis du théâtre de Porrentruy présentera mardi, à 20 h. 30, à l'aula de l'avenue Cuenin.

Ce spectacle raconte la vie d'une femme, Emma, qui a connu l'échec de l'amour, la solitude, la désespérance, la maladie physique, la dépression... et la récupération par le système psychiatrique. Médicaments, traitements de choc, persécutions, humiliations, coups. Tantôt dedans, tantôt dehors, Emma dénonce l'inhumanité d'un monde qui exclut de son système la douleur, l'angoisse, les rêves, la tendresse au profit de l'efficacité et du rendement.

Rien de vraiment inconnu ni d'exceptionnel si ce n'est la manière de dire, de livrer les mots, le rythme. Une écriture étonnante, violente et poétique. Sans démagogie surtout. Elle n'explique ni ne juge. Emma dit les choses telles qu'elle les vit, sans détour de langage, sans peur, sans honte.

Véronique Mermoud incarne Emma Santos dans le blanc d'un lieu clos ovoïdal, dont les parois ne laissent passer que la lumière. (sat)

SAT

**LE THÉÂTRE
D'EMMA SANTOS**

avec Véronique Mermoud

**Aula de l'avenue Cuenin
Porrentruy**

Mardi 14 mars, à 20 h. 30

14-14435

Un éloge de la folie

Deux jeunes femmes : Véronique Mermoud, comédienne, Gisèle Sallin, metteur en scène ; un texte fabuleux : le Théâtre d'Emma Santos ; une collaboration : Groupe femmes/CCRD ; un événement : la Journée internationale de la femme fêtée avec un jour de retard.

La conjugaison de ces divers éléments nous a valu en fin de semaine, au Caveau, une soirée peu commune en intensité et en émotion.

Scène minuscule : six panneaux de toile écrite en arc de cercle. Une chaise longue, blanche.

La salle est pleine. Des femmes en majorité. Tout s'éteint, noir. Bruits de chaises des spectateurs qui prennent leurs aises. La voix émerge, indistincte d'abord. La salle suspend sa respiration. Véronique Mermoud apparaît, recroquevillée dans sa chaise longue. Le Théâtre d'Emma Santos commence.

Un itinéraire solitaire

Pendant près d'une heure et demie défilent devant les spectateurs interloqués, choqués parfois, l'univers psychiatrique traditionnel et les souffrances d'une femme enlignée dans ce monde de folie.

Le Théâtre d'Emma Santos est un itinéraire solitaire et désespéré dans lequel l'écriture joue un rôle de catalyseur tantôt positif, tantôt négatif. C'est la lutte entre le mot et la mort.

Véronique Mermoud interprète — et c'est une gageure — un texte destiné a priori à être lu. Textes courts de trois ou quatre phrases. Evocations, souvenirs. Mots simples. Mots de tous les jours chargés de toute la douleur du monde mais aussi d'une dérision corrosive qui phagocyte et digère l'univers concentrationnaire. Là, la folie reine sème le trouble aussi bien chez les malades que chez les médecins.

Emma Santos, par la bouche de Véronique Mermoud, dit et redit : maladie, hôpital, psychiatrie. Elle revit les séances d'analyses. La sensualité, le désir omniprésents.

Lèvres retraussées, langue gourmande, l'ombre, recroquevillée, vautrée dans sa chaise longue, interpelle : « Dame psychiatre qui tue l'angoisse, je guette sous ta jupe ta jarretelle noire entre peau et peau. Du dehors j'inspecte mentalement le dedans de ton corps... »

La litanie poursuit son rythme. Les mots ronronnent, trébuchent, hésitent. La femme, très grande, se déploie, à la fois immense, unique et écrasée par l'institution symbolisée par le blanc de son pantalon et de la chemise immaculée et empesée qui restitue le poids de l'hôpital.

Folie choisie

A l'asile, les mots n'ont plus de sens. La folie seule s'offre comme alternative. Une folie choisie, contrô-

lée, qui dérange : « Je ne soigne que les folles normales », dit le tout puissant psychiatre. Choisir la folie, la désirer, la cultiver demeure l'ultime recours pour résister à un univers fixe, réglementé par les médicaments.

Véronique Mermoud, blafarde sous la lumière crue, joue les séances de rééducation. Terreur. Douleur. Rébellion. Anti-dépresseurs, électrochocs. Figères. Le malade n'a aucun recours. S'accrocher !

La chaise longue devient tour à tour podium, miroir, prison, cocon, matrice où l'on berce l'enfant de la folie, suprême ingérence de la vie dans un monde figé, asexué, aseptisé.

Le délire verbal prend l'allure d'un véritable marathon physique et psychique. Véronique/Emma se bat pour elle et contre l'institution. Elle rue, elle rugit, elle geint, elle souffre, mais têtue elle marche imperturbablement dans son univers clos, rasant les murs, se roulant par terre, elle avance, elle écrit.

Pour son salut ? Pour guérir, rentrer dans l'ordre apparent des êtres et des choses. Et le désordre intérieur ? La question reste pendante...

Cet étonnant solo de Véronique Mermoud, intelligemment réglé par Gisèle Sallin, a reçu les suffrages enthousiasme d'un public chaleureux, bien que fortement secoué par la violence du texte. A voir absolument.

M.-J. M.

AVANT-PRÉMIÈRE DS. LE PAYS
MARDI 14 MARS 78 (N°2)

Ce soir : « Emma Santos »

La Société des amis du théâtre présente ce soir à 20 h. 30, à l'aula du Groupe scolaire de l'avenue Cuenin « Le théâtre d'Emma Santos » avec Véronique Mermoud et Gisèle Salin. Il s'agit d'un remarquable témoignage sur la condition des femmes et sur les méthodes psychiatriques. A travers l'itinéraire douloureux d'Emma Santos se dessine un portrait du monde dans lequel nous vivons, un monde qui privilégie l'efficacité, le rendement, la quantité au détriment des valeurs proprement humaines. (comm.)

Première critique

Pays du mercredi 15 mars 1978

LE THÉÂTRE D'EMMA SANTOS

Un cri bouleversant...

Hier soir, à l'aula Auguste Cuenin, un public nombreux eut l'immeuse joie et la profonde émotion d'assister à une représentation du « Théâtre d'Emma Santos ».

Cette oeuvre-cri, vécue de bouleversante façon par Véronique Mermoud, comédienne lausannoise, est une plongée hallucinée et poignante dans l'anormalité ; un essai de description cinglant et désespéré du monde de la psychiatrie, trop souvent instrument répressif ne tolérant aucune déviance, aucune singularité ; un monde où l'angoisse et la désespérance sont matraquées, dépouillées de leur réalité existentielle. Nous en reparlerons. (cs)

Le Théâtre d'Emma Santos

Un cri déchirant
pour briser la solitude...

Une claque dans la gueule, une émotion viscérale, un théâtre tragiquement vécu jusqu'au déchirement, une poésie charnelle et cinglante, une révolte essentielle contre la négation d'exister, de vivre ses désespoirs, ses angoisses, ses singularités, une charge vigoureuse contre tous les systèmes et toutes les institutions répressifs, une interprétation bouleversante, tel fut le « Théâtre d'Emma Santos », mardi soir à Porrentruy, devant un public qui a participé à un voyage au bout de la nuit, à une saison en enfer...

Emma Santos, jeune femme détruite par un chagrin d'amour, est internée dans un asile psychiatrique. Là, on lui refuse le droit s'assumer sa désespérance, son déboussollement, ses tentatives, ses éclats pour ne pas sombrer, pour s'accrocher, pour vivre sa tragédie; elle doit plier, se soumettre,

avouer, devenir une folle « normale », une aliénée répertoriée, acceptant de se laisser ravager par la chimiothérapie, de se disloquer par des traitements violents et primitifs. On ne peut pas tolérer ses refus de rejoindre le troupeau des malades « guéris », prêts à se plonger à nouveau dans une société déshumanisée, réglementée, intolérante, qui souffre de la désertion de l'amour, de l'amitié, des chaînes quotidiennes, qui n'accepte pas les échecs, les remises en question, les errances... Mais, surtout, ce sont les mots, ses mots qui horripilent l'institution psychiatrique et son personnel soignant, milieu glacé et aseptisé, sans âme et sans corps, où chaque « pensionnaire » est confronté jusqu'à l'anéantissement à sa solitude, à sa désespérance. Ces mots qu'Emma Santos crée, utilise, cherche, appelle pour traduire et incarner son drame, pour conjurer ses velléités suicidaires qu'elle veut sublimer pour décrire sa mort, pour ne pas mourir.

Écriture-cri, planche de salut et arme redoutable, feu vivifiant et destructeur; écriture-don, écriture réaliste et hallucinée, carrefour de la vie qui s'écoule et qui triomphe, appel sans réponse, dénonciation rageuse... Ecrire pour être, pour combler un vide, écrire en quête d'amour...

Le « Théâtre d'Emma Santos » est pure incandescence, extrême rigueur dramatique; il naît avec le jour blême, en cercles étouffants, traversés d'éclairs accablants, dénonçant sans fin les tortionnaires de l'âme et du cœur, les blouses blanches stériles; il plétine les prétentions des médecins de nier que le monde que l'on se bâtit lorsque l'être est déchiré soit le seul viable car il permet de survivre... Repli sur soi-même par manque d'amour, par excès de solitude, par rupture des échanges indispensables lorsqu'il faut supporter une certaine existence.

L'amour, ou / et son absence est omniprésent dans le « Théâtre d'Emma Santos » et il apparaît comme salvateur après que son absence eut été la baffe qui a tout fait chavirer... L'amour, c'est-à-dire l'éclatement de la solitude, l'incarnation de ses désirs, cet immense besoin de donner, de partager, de tendresse; l'amour précieux car rare...

Mais il ne développe pas au sein de la répression, du nivellement, de l'artifice; il est obstinément repoussé jusqu'à devenir un sentiment coupable, une faiblesse de malade...

Foutue société! Alors qu'elle contraint déjà des êtres aux errances, aux fuites, aux voyages angoissés, elle parachève son œuvre en normalisant, médicalisant et niant leurs réalités existentielles! Le « Théâtre d'Emma Santos », sans doute l'événement théâtral de la saison... — Claude Saunier

Le théâtre d'Emma Santos à Bulle

Une petite assemblée, de quarante personnes peut-être, assistait, samedi soir, à un spectacle qu'elle n'est pas près d'oublier, tant fut remarquable la qualité de l'interprétation et de la mise en scène au service d'une œuvre bouleversante. L'aula de l'École secondaire de la Gruyère avait été aimablement prêtée par la direction.

Véronique Mermoud jouait, dans une mise en scène de Gisèle Sallin, « Le théâtre d'Emma Santos ». A proprement parler, il ne s'agissait pas de théâtre, je veux dire que le texte d'Emma Santos n'est pas une pièce de théâtre. « Cette appellation, note Gisèle Sallin, ne veut pas définir un genre littéraire ou satisfaire des besoins d'édition. Elle veut dire la célébration intérieure des désirs de l'holocauste des dégoûts. Car le propos d'Emma Santos — choisi et voulu — va au-delà des langages de la psychiatrie, de la sociologie ou de la morale. Les origines de ce propos sont celles des profondeurs de l'enfance — l'enfance poétique et mythique —, de laquelle surgit le secret langage du théâtre. Un théâtre solidement construit, dont l'architecture en volume repose magiquement sur les piliers de l'intelligence, des entrailles, de l'imaginaire, du sexe, des rêves, de la peau. Sans « disharmonie ».

L'auteur, née à Paris en 1950, suivie en psychiatrie depuis 1967, a écrit sept livres. Pour cette femme, bousculée, renversée par la psychanalyse, la folie est un choix, une sauvegarde acharnée de son être contre toute forme de récupération. Dès lors, écrire devient l'acte ambigu qui détruit son auteur et le sauve en détruisant. « Je ne dois plus écrire. Car tous mes livres ont été des actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début, je croyais que c'était une façon de me soigner. Maintenant, je sais que c'est une façon de me détruire... Ecrire comme on meurt ou écrire quand on ne meurt pas... Je me dédouble. J'ai envie d'écrire, de décrire ma mort. Et écrire aussi pour ne pas mourir. Je suis soulagée. C'est comme si je m'étais suicidée. La lutte entre le mot et la mort. »

Ainsi s'exprime Emma Santos dont le témoignage ne saurait en aucun cas être rangé dans le fichier d'un asile psychiatrique. Le public de samedi soir ne s'y est pas trompé. La qualité de son silence en disait long sur son étonnement au début. Puis elle fut le signe d'une communion intense avec un texte qui vous déchirait et qu'il était impossible de rejeter. Rien ne ressemblait moins à la folie que cette conscience aiguë de la détresse. La voix, l'articulation, la gestique de Véronique Mermoud nous ont préservé toute l'intensité de ce drame intérieur, développant une sorte de mélodie rythmée par le décor et les éclairages de Gisèle Sallin. Les deux comédiennes ont travaillé longuement ensemble. Et la perfection du résultat tient, sans doute, à la profonde concordance des moyens mis en œuvre pour restituer à ce texte la noble violence d'une tragédie.

Pierre Schuwey

26 mars 1978

AVANT PREMIÈRE

La Suisse

FRIBOURG

«Le Théâtre d'Emma Santos» au Théâtre au Stalden

FRIBOURG (MG) — Les spectateurs qui ont vu récemment «Le Théâtre d'Emma Santos», joué par Véronique Mermoud et mis en scène par Gisèle Sallin, traduisent un enthousiasme général. La qualité de l'interprétation, celle de la mise en scène, dans la vérité d'un juste dépouillement, ont impressionné le public. Le texte a «la noble violence d'une tragédie». L'auteur, née en 1950 à Paris, est «suivie en psychiatrie» depuis 1967. C'est son combat contre toute forme de récupération, et tout son être bousculé, qu'elle raconte, non comme un simple réquisitoire, mais comme l'histoire d'une vie traquée. Véronique Mermoud et Gisèle Sallin font vivre admirablement «Le Théâtre d'Emma Santos» dans le blanc d'un lieu clos, dont les parois ne laissent passer que la lumière. Trois représentations en seront données au «Théâtre de Stalden» de Fribourg, les 30, 31 mars et 1er avril, dès 21 heures.

3
Avant-première "La Libération"

Avant-première "La Liberté" 29.3.78

CE WEEK-END AU STALDEN: « Le théâtre d'Emma Santos »

Deux femmes, Véronique Mermoud, actrice, et Gisèle Sallin, metteur en scène, présenteront jeudi, vendredi et samedi soir, à 21 h, à la cave du Stalden, le Théâtre d'Emma Santos qui raconte la vie d'une jeune femme confrontée à l'amour et à son échec, à la solitude puis à la maladie, la dépression et enfin au système psychiatrique.

Actualités culturelles

Née en 1950 à Paris, l'auteur a écrit sept livres. Pour cette femme bousculée, renversée par la psychanalyse, la folie est un choix délibéré pour résister aux médicaments. Une option qui dérange. « Je ne soigne

que les folies normales » dira un psychiatre. Ecrire devient alors pour Emma Santos une manière de se tuer en croyant se sauver.

Elle écrit : « Je ne dois plus écrire car tous mes livres ont été des actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début, je croyais que c'était une façon de me soigner, maintenant je sais que c'est une façon de me détruire (...) J'ai envie d'écrire, de décrire ma mort. Et écrire aussi pour ne pas mourir. Je suis soulagée. C'est comme si je m'étais suicidée. La lutte entre le mot et la mort ».

Afin de traduire ce climat viscéral, l'atmosphère utérine de la pièce, oscillant sans cesse entre le désir de maternité et celui de retourner à l'état foetal, Véronique Mermoud et Gisèle Sallin ont choisi un décor blanc, clos, ovoïdal dont les parois ne laissent passer que la lumière. « A l'intérieur de ce lieu, le suicide est une mort avortée. La liquéfaction seule semble possible, dit Gisèle Sallin. Une pièce à ne pas manquer.

F. J.

« LE THÉÂTRE D'EMMA SANTOS »

Une poignante réussite

Emma Santos (née à Paris en 1950) a pris la vie par le mauvais côté des « normaux » : échec en amour, solitude, désespérance, maladie physique, dépression Et récupération par la psychiatrie, dès 1967. Sept livres sont sortis pour l'instant de ce combat souvent mené contre elle-même, par elle-même. Dont le « Théâtre », mis en scène par la Fribourgeoise Gisèle Sallin et donné, vécu avec une rare intensité, par Véronique Mermoud. « Rien d'inconnu, ni d'exceptionnel si ce n'est la manière de dire, de livrer les mots, le rythme », écrit Gisèle Sallin. Mais quelle force dans ce « Journal d'un fou » au féminin et modernisé, avec en arrière-plan, la terreur de la guérison.

Cassé, scandé par les états d'âme, ce « Théâtre » remue jusqu'aux tripes. Véronique Mermoud révèle une présence exceptionnelle, « monstre » pourrait-on dire, tant le soliloque dynamite les notions admises. Emma Santos va de la remontée aux sources, au ventre de sa mère, jusqu'au désir insatisfait de la procréation. Et il n'y a pas de limite entre ces deux états, comme l'écrit encore Gisèle Sallin. Succession de tableaux, le texte refuse la psychiatrie. Non par des démonstrations, mais par l'expérience : « Les esculapes voulaient que je leur dise quelque chose. Mais ce n'était pas ce que je voulais dire. Ils auraient dû me dire ce que je devais leur dire. »

On a choisi le blanc et la scène en forme d'œuf pour accentuer l'état limite du retour au foetal et à la maternité. Le dépouillement renforce le jeu de l'actrice, admirable dans le parler, dans l'attitude, dans le rythme conjugué des gestes et de l'expression. Véronique Mermoud montre à merveille les hauts et les bas d'une jeune femme condamnée à la vie jusqu'à l'overdose. Les questions qu'elle se pose ne sont pas celles des « normaux ». Elle s'en

rend compte : « Les gens, au-dehors, ne vivent plus. Les villes vivent pour eux ! » C'est là que se situe la tragédie !

P. Thomas

(Joué jeudi et vendredi au théâtre au Stalden, à Fribourg, le « Théâtre d'Emma Santos » est donné ce soir, samedi, à 21 h., au même endroit.)

Critique dans "La Liberté"

Jeudi 6 avril 1978

Chronique théâtrale Chronique théâtrale

Interprétation magistrale de Véronique Mermoud

La psychiatrie ? Le monde du silence. « Une mort à vivre » dit Emma Santos qui, réfugiée dans une chaise longue, comme un enfant dans le ventre de sa mère, raconte. L'échec de l'amour, un goître à l'âge de vingt ans, elle est ballottée, rejetée d'asile en asile, continuellement dans « ce blanc sale de l'hôpital, antiseptique, qui vous serre à la gorge ». Le théâtre d'Emma Santos est un texte violent, dont l'atmosphère angoissante a été magistralement exprimée par Véronique Mermoud qui le joua ce week-end au Stalden, dans une mise en scène de Gisèle Sallin.

Emma Santos choisit la folie délibérément. « J'ai été reine de la folie » écrit-elle. La folie pour se protéger... de la folie. Celle de l'asile, de cet univers trop rigide, réglementé par les médicaments : tour à tour électrochocs puis antidépresseurs. Emma Santos transmet dans son texte tout un climat de duplicité où cohabitent les « mots et les maux », la douleur et l'écriture qui lui permet de résister à l'entourage. Elle tente de trouver une issue dans la création d'un nouveau langage. Mais c'est aussi la lutte « entre le mot et la mort », l'écriture étant le moyen le plus adéquat de se sauver puis de se suicider.

Toute la pièce baigne dans une atmosphère utérine où se confrontent aussi le désir de concevoir un enfant et celui de retourner à l'état foetal pour se protéger. Un désir qui s'englué, tantôt s'exprime brutalement

puis retourne dans les eaux du rêve pour se nourrir avant d'éclater à nouveau.

La pièce ne révèle rien d'inconnu, ni d'exceptionnel si ce n'est, dit Gisèle Sallin, « la manière de dire, de livrer les mots, le rythme ». Véronique Mermoud a fait une prouesse extraordinaire dans sa façon de jouer ce texte qui raconte des choses toutes naturelles, de tous les jours, mais deviennent à travers l'interprétation une série d'explosifs servis tout chauds.

On ressort sans voix de ce spectacle où l'on sent petit à petit Emma Santos naître dans l'anonymat d'un décor froid, puis habiller ses souffrances, les caresser, les métamorphoser, tenter de les maîtriser puis de les briser pour enfin retomber dans sa torpeur et sa torture quotidiennes. Et ce lieu qu'est l'hôpital psychiatrique, où convergent tant de sentiments contradictoires, apparaît comme l'endroit prédestiné d'un jeu tragique grâce aussi à la remarquable mise en scène de Gisèle Sallin. Une mise en scène sobre qui laisse transparaître l'image d'une femme aussi mûre que sensible.

Le résultat de ces deux comédiennes est très bon. Il n'est pas impossible que le théâtre d'Emma Santos ne soit présenté encore une fois à Fribourg. Cela en vaudrait la peine.

F. J.

DES DEMAIN SOIR AU CASINO-THEATRE Le théâtre d'Emma Santos

Gisèle Sallin et Véronique Mermoud ne sont pas peureuses. En s'attaquant à elles seules à la création suisse du « Théâtre d'Emma Santos », le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne recherchent pas la facilité.

On s'en rendra tout d'abord compte en lisant quelques mots de l'auteur de cette pièce : « J'ai écrit sept livres. Les mêmes sans doute car le livre ne change pas. Mais moi j'ai changé ; bousculé, renversé par la psychanalyse. Je ne dois plus écrire, car tous mes livres ont été actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début, je croyais que c'était une façon de me soigner, maintenant je sais que c'est une façon de me détruire ». Il faut dire qu'Emma Santos, née à Paris en 1950, est suivie en psychiatrie depuis 1967. Les titres de ses livres, à eux seuls, sont suffisamment parlants : « L'illulogicienne », « La Malcastrée », « La Lomechuisse », « La punition d'Arles », « J'ai tué Emma S », « L'itinéraire psychiatrique d'Emma Santos ». Des textes qui soulignent combien une intelligence aigüe allée à une sensibilité extrême permettent difficilement de demeurer dans l'équilibre, ou même la « normalité »,

lorsque l'amour semble être absent : pas reçu et si difficile à donner.

« Un théâtre solidement construit, dont l'architecture en volume repose magiquement sur les piliers de l'intelligence, des entrailles, de l'imaginaire, du sexe, des rêves, de la peau. Sans dissonance. Un théâtre clos, élu par désespoir pour la célébration de l'amour jusqu'au désir de vivre la mort par dérision d'exister. Par jeu. (...) Telle est la vision que nous avons eue de ce monde tragique à l'intérieur duquel nous avons tenté de pénétrer. C'est ce que nous confie Gisèle Sallin (qui a fait la mise en scène) et Véronique Mermoud, l'interprète de ce « Théâtre d'Emma Santos ».

Ainsi, de mardi à samedi soir, le public genevois, qui avait pu voir Véronique Mermoud et Gisèle Sallin sur les planches du Casino-Théâtre lors de « La Revue » de l'an passé, les retrouvera dans le même lieu, mais cette fois-ci dans un genre totalement différent. Un genre dans lequel elles excellent — semble-t-il — à en juger par le succès que leur création suisse a déjà remporté dans le Jura et à Fribourg ces derniers jours.

J.-P. S.



Une attitude de Véronique Mermoud dans le sobre et austère décor de son poignant monologue.
(Photo Malou Wattenhofer)

MARDI 11 AVRIL 1978

La comédienne Véronique Mermoud grièvement brûlée

Suite à un accident survenu dimanche dernier en France voisine, Véronique Mermoud, grièvement brûlée, ne pourra donner cette semaine, au Casino-Théâtre, le spectacle « Le Théâtre d'Emma Santos » mis en scène par Gisèle Sallin. Les représentations auront vraisemblablement lieu à l'automne prochain. Les personnes qui ont déjà acheté des billets peuvent se les faire rembourser au Service culturel Migros, à la rue du Prince. (Ca. U.)

CASINO-THEATRE « EMMA SANTOS » ANNULÉ

Le spectacle que nous avons annoncé dans notre édition de lundi, « Le théâtre d'Emma Santos », au Casino-Théâtre, du 11 au 15 avril, a été annulé. En effet, Véronique Mermoud, la comédienne qui assurait ce monologue, mis en scène par Gisèle Sallin, a été victime d'un accident. Grièvement brûlée au troisième degré, elle devra séjourner plusieurs semaines à l'hôpital. Le spectacle est donc reporté à une date ultérieure. Les billets seront remboursés au Service culturel Migros, 7, rue du Prince, jusqu'au 17 avril. Nous exprimons à Véronique Mermoud tous nos vœux de prompt et total rétablissement. (Cour.)

Le spectacle d'Emma Santos renvoyé

En raison d'un accident survenu à Véronique Mermoud, le spectacle d'Emma Santos, dont la première devait avoir lieu ce soir, est renvoyé à une date ultérieure. Les billets sont remboursés au Service culturel Migros (7, rue du Prince) jusqu'au lundi 17 avril. (C)

LA FEMME

d'aujourd'hui

«Le Théâtre d'Emma Santos», par Véronique Mermoud

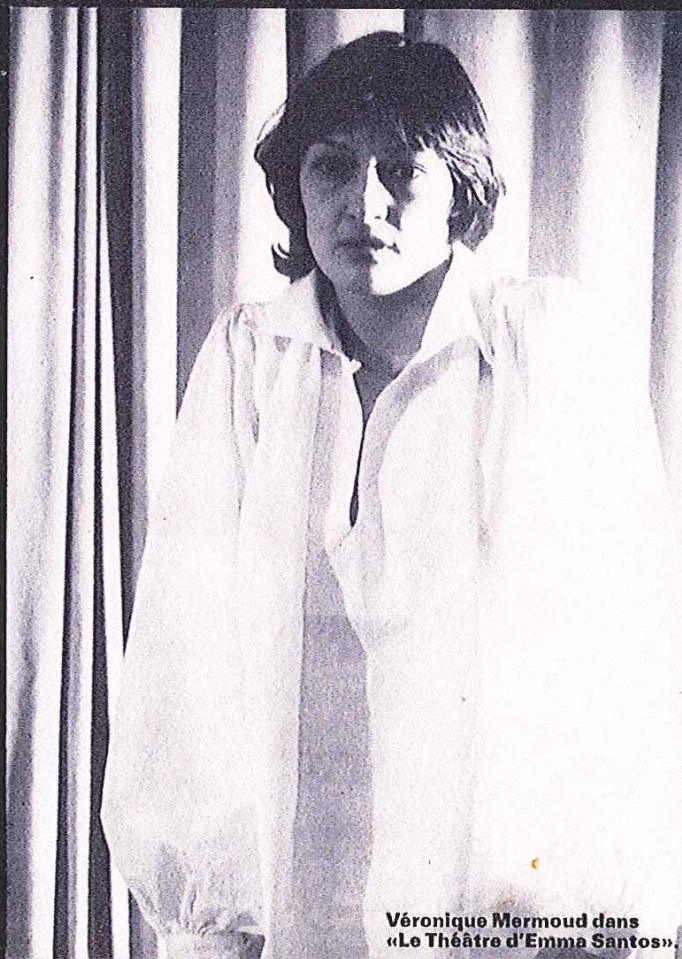
La mise en scène est de Gisèle Sallin; la pièce se déroule dans un décor clos, en forme d'oeuf. La lumière n'y pénètre que par ondes qui retombent en faisceaux variés. Cet univers refermé, blanc, restitué en quelque sorte l'état foetal. L'ambiguïté subsiste entre le mode de vie prénatale et le désir d'être mère. Mais qui est Emma Santos? Correspond-elle à la fiche signalétique d'un psychiatre, le docteur A., qui dans son rapport déclare: «N'a pas suivi les cinquante séances de psychothérapie; porte des lunettes noires pour s'isoler des autres; vit dans de drôles de conditions avec un artiste étranger douteux; s'ex-

prime très mal dans un langage enfantin».

«Le Théâtre d'Emma Santos» raconte son histoire. Celle d'une jeune femme qui a souffert d'un amour manqué, de solitude, de maladie physique, de dépression, perdant l'espérance. Elle fut finalement confrontée avec la «récupération» psychiatrique.

Elle a subi des coups, des traitements de choc, la persécution et l'humiliation. En fait, son mal de vivre provient d'une société trop deshumanisée où la tendresse, le rêve, la confiance n'ont pas cours, où seuls comptent l'efficacité et le rendement, où il n'est même pas permis de ressentir une angoisse et de la douleur devant tant d'indifférence.

Gisèle Sallin, metteur en scène, déclare avoir été séduite par «l'atmosphère intérieure particulière de la pièce». Elle parle aussi de «l'enfance poétique et mythique d'une femme-petite-fille secouée des plus superbes et déchirants appels de l'amour et dont les secrètes pulsions font chanter et gémir son corps malade. (Au théâtre de Vidy - La Passerelle, Lausanne, les 26, 27, 28 et 29 avril.) — Monique Druey



Véronique Mermoud dans «Le Théâtre d'Emma Santos».

Les créations indépendantes au Théâtre de la Passerelle-Vidy

En tenant compte de la dernière conférence de presse du Centre dramatique de Lausanne, nous avons oublié de rappeler l'une des fonctions méritoires du Théâtre de Vidy : l'accueil dans la salle de la Passerelle, de groupes indépendants. Ceux-ci produisent et réalisent leurs spectacles ou autres manifestations en bénéficiant de la structure technique et administrative au théâtre, y trouvant une scène en ordre de marche ainsi que le personnel nécessaire.

C'est ainsi qu'au cours de la prochaine saison, quatre créations indépendantes sont prévues.

LE THÉÂTRE D'EMMA SANTOS, AVEC VÉRONIQUE MERMOUD

Le premier de ces spectacles sera « le Théâtre d'Emma Santos », dans une mise en scène de Gisèle Sallin. Interprétée par un seul personnage, en l'occurrence la très sensible comédienne qu'est Véronique Mermoud, c'est — sous la forme d'une confession bouleversante — l'histoire d'une jeune femme que toutes sortes d'échecs et de désillusions conduisent à la dépression et à la « récupération » par le système psychiatrique.

Un grave accident a interrompu, au début de l'année, une tournée dont les premières représentations, à Genève, dans le Jura et à Fribourg, ont fait une profonde impression et ont été louées par la critique qui a salué l'interprétation magistrale de Véronique Mermoud. Il en sera sans doute de même à la Passerelle-Vidy. Représentations du 3 au 7 octobre.

Géo-H. BLANC.

21 - 22 sept. 1978
N R L

la rencon.
écrivain, les de
Ou encore en présentat

Deux comédiennes et un insolite discours sur la folie

LE THEATRE D'EMMA SANTOS

A l'heure où les crédits font cruellement défaut, il est des comédiens (des comédiennes en l'occurrence!) qui s'attachent malgré tout à nous démontrer que le théâtre est crédible, qu'il reste un phénomène impossible à nier, qu'il n'a pas de pareil en tant que lieu où l'on se rassemble, que miroir où l'on se contemple. C'est grâce à lui (et d'une manière combien plus pérorante qu'avec les mass média) que les hommes se transmettent le plus directement les uns aux autres ce qu'ils ont à se dire. C'est grâce à cette esclave dans notre société anonymisante que la prise de parole reste autorisée. A condition que de basses mais inévitables contingences matérielles ne l'étouffent pas!

Ce cri poussé envers et contre tout, une jeune femme l'assume, acuellement relayée par deux comédiennes de chez nous. La femme, c'est Emma Santos; les comédiennes, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud.



La litanie chinto-thérapeutique

Après avoir publié une dizaine de livres qui sont chacun l'une des composantes d'un message cri de désespérance, Emma Santos a réalisé un montage de ces premiers textes (car d'autres livres ont déjà suivi!) à l'intention d'un discours scénique. Emma Santos? Vingt-huit printemps, dont une dizaine au moins filieusement et/ou fébrile-



« Emma Santos à Genève les 20 et 21 octobre »
 « Une jeune comédienne déjà reconnue par les professionnels de notre scène. Photo: M. W. / Contraste, François Chazotte »

ment passés entre les murs blancs des asiles psychiatriques. Issue à la fois d'un impossible rêve (une passion pour un homme) et d'une réalité socialement autorisée (pouvoir subsister sous l'abri matériel de congés-maladie), la folie ainsi adoptée comme feu et comme jeu aura en raison de celle qui la défia. Provisoirement, car l'intéressée avait des ressources: un engagement en écriture qui la préserva d'un non-retour dans ce voyage au bout de la

maladie balisée d'étapes tour à tour abrutissantes ou euphorisantes, on veut parler ici de cette médication dont l'énervation fait naître d'étranges poèmes aux rimes en «le», en «sime», en «sai»...

Ce n'est pas un spectacle féministe!

Ce «Théâtre d'Emma Santos, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud le présentent actuellement (jusqu'au 28 octobre) à

Genève, au Caveau, sous les auspices du Centre culturel Migros, après l'avoir monté dans cet intéressantabri du Centre dramatique de Lausanne que reste la Passerelle de Vidy. Pourquoi un tel choix? Il résulte d'une rencontre entre les deux comédiennes. Et aussi d'un projet avorté auquel s'étaient intéressés d'autres camarades. Il n'en était resté que sept contrats dans le Jura. Pour les honorer, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud se mirent

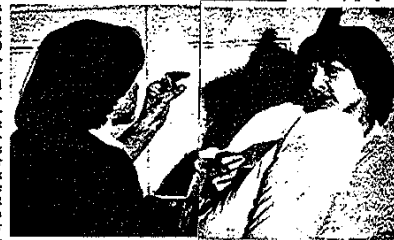
En présence d'Emma Santos

ni ces qualités qui ont séduit Gisèle Sallin et Véronique Mermoud. Après une descente le texte écomme dans un théâtre, la première a voulu voir l'histoire sous forme ythim. Mis en images, ci ont débouché sur un es-ovoidal, territoire trouble ublant où l'on perçoit le mnage à la fois comme fet- comme mère (celle au si- da fantasme). Véronique noud, elle, s'investit dans le avec d'impressionnisme ri- moyens d'expression, du à la gestuelle. C'est ainsi à découvrir, chez Emma s, une tendresse musquée bre la révolte, une absence raine provisoirement oc- par la véhémence du di-

couvrir ce spectacle. Cela dans des conditions particulièrement intéressantes: Emma Santos sera présente au Caveau les 20 et 21 octobre. En tant que spectatrice, mais après avoir défendu elle-même son texte, voici deux ans à Paris, prenant le relais des comédiennes alors prévues parce que, comme elle le déclara alors au quotidien «Libération», je ne supportais pas d'entendre mes textes dits par quelqu'un d'autre; c'était très douloureux pour moi, même sur le plan physique, c'était comme un vol. Déclaration qui ne laisse pas d'inquiéter quelque peu Véronique Mermoud et Gisèle Sallin.

Déjà d'autres projets

Petit suspense qui n'empêche point de faire des projets: «Le Théâtre d'Emma Santos? On va le jouer en tournée. Enfin, mais cette fois avec quelques camarades en sus, les deux comédiennes envisagent de se lancer dans une autre aventure; évidemment, on part sur un nouveau projet sans trop d'espoir. Mais nous devons réagir contre le fait que, dans ce pays, on ne peut avoir une ligne artistique précise on a un spectacle par ici, un autre par là, puis



Gisèle Sallin et Véronique Mermoud lors de la mise au point du spectacle.

Puis qu'un discours sur la folie, une révolte, mais sans haine.



« Un texte qui résonne avec violence performance d'acteur »

trois mois de chômage. Il est important de travailler à plusieurs sur un spectacle qui nous grandit. Parce que, quand on est comédienne, on ne peut, ainsi un musicien qui travaille son instrument, qui fait de la recherche, travailler seul. Notre métier est collectif. Alors nous

allons faire quelque chose ensemble sur un spectacle que nous préparons en prenant le temps nécessaire: c'est la notre plaisir.

Se sauver par le théâtre... l'exemple n'était pas si loin avec Emma Santos qui aura mis sur la seule écriture pour s'en sortir



« Elle aussi. Décidément, le spectacle proposé par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud n'a pas pour lui de se montrer seulement exemplaire, mais surtout de s'affirmer comme prémonitoire. »

Claude Depoiter.

Radio TU je vois tout

Mouche et mal

Sans doute Alain Nitchaëff pense-t-il qu'un grand critique ne peut que crier au génie — comme dans sa critique de Pascal Auberson intitulée « Des éclairs de génie » — ou vomir son dégoût de la manière la plus insistante. Pour le « Théâtre d'Emma Santos », c'est la deuxième solution qui a été retenue, et le résultat n'est pas très ragoutant.

Est-il besoin de préciser que j'ai aimé ce spectacle au décor très sobre, dépouillé, en un demi-cercle ou une demi-bulle de toile aux teintes très claires, décor tout à fait évocateur de l'enfermement mais aussi de l'ouverture momentanée ou durable sur le monde, sur la « réalité ». Ouverture sans ou malgré — certains diront grâce à — les efforts de la psychiatrie, en puisant en elle, Emma Santos, ce qui n'est probablement pas donné à tout le monde, les ressources nécessaires à sa désaliénation : ce fut pour elle l'écriture.

La mise en scène ne se résume pas à « une ou deux images fortes » mais s'exprime dans tout un travail autour et dans une chaise-longue de toile blanche, chaise-am(e), chaise-autrui, chaise-utérus, chaise-psychiatre, chaise-tribune... etc., très simple et très parlant.

Du texte lui-même, pas un mot, alors qu'il est souvent très beau, d'une concision et d'une précision qui font mouche et qui font mal.

Un texte extrêmement bien servi par Véronique Mermoud, tout en blanc elle aussi, aux gestes précis et parfaitement coordonnés, et dont la voix quelquefois volontairement et nécessairement « monocorde, monotone, mécanique » n'était à d'autres moments qu'un murmure tendre pouvant s'enfler jusqu'aux grondements de tonnerre de la colère ou du désespoir... là où le professeur Nitchaëff n'a eu que « l'impression d'assister à une audition d'entrée au Conservatoire », là où il se demandait « s'il s'agissait d'une lecture de la pièce » ou « s'il y avait quelqu'un sur scène ».

Et que penser du procédé qui consiste à dire au lecteur, en guise de conclusion : « Allez voir, je suis peut-être tombé sur une mauvaise soirée ? ». Une soirée où le décor, la mise en scène et la comédienne seraient mauvais ?

Et puis, est-il si sûr le professeur Nitchaëff que sa présente critique ne pourraient pas s'appliquer, rétrospectivement et avec passablement

un droit de réponse.

S'il est un procès à faire, ce serait éventuellement celui de l'auteur Emma Santos. (La folie est à la mode, pourtant il est de plus en plus dur d'assumer un certain degré de normalité). Sa révolte est sans génie, douloureuse, et, hélas, relativement « classique », symptomatique même. « Le théâtre d'Emma Santos » est un condensé de ses expériences psychiatriques et d'écriture. L'interprétation de Véronique Mermoud et la mise en scène de Gisèle Salin sont pleines de nuances, de sensibilité, de poésie. Elles vont au-delà des mots, disent des « choses » que l'auteur, dans sa désespérance, n'a pu exprimer. Elles ont su donner « une âme » à la « folie » d'Emma Santos. Leur spectacle touche, j'en suis sûr, « ceux qui ont passé par là » et tous les enragés de ciel bleu.

A. Nitchaëff ne comprend pas ce langage. C'est grave pour le comédien qu'il est, encore plus grave, vu l'audience, pour le « critique » qu'il n'est pas.

Je me souviens d'un certain « Charity, please », « monocorde, monotone, mécanique ».

Dominique Scheder
Lausanne.

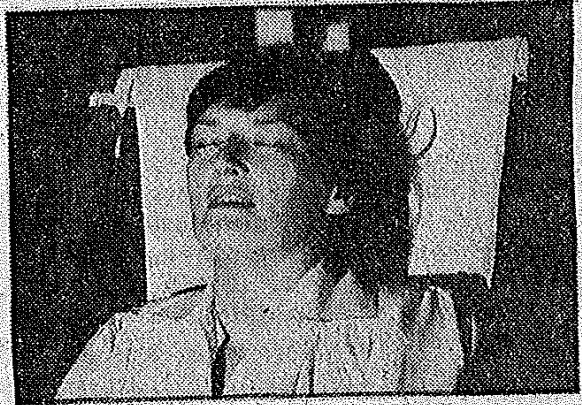
Véronique Mermoud à Lausanne et Genève

Le « Théâtre d'Emma Santos »

Il y aurait plusieurs manières de faire mousser l'événement que constitue le spectacle « Théâtre d'Emma Santos » mis en scène par Gisèle Salin et interprété par Véronique Mermoud du 3 au 7 octobre à 20 h. 30 (le 5 à 19 heures) au Théâtre de la Passerelle, à Lausanne (Centre dramatique de Lausanne), et du 17 au 28 octobre, à 20 h. 30 (relâche le dimanche 22) au Caveau, avenue Sainte-Clotilde à Genève.

Par exemple, en récupérant une histoire qui se vend bien en ce moment : la rencontre entre trois femmes, l'une écrivain, les deux autres comédiennes. Ou encore en présentant Emma Santos comme une rescapée de la psychiatrie. Enfin en insistant sur l'horrible accident dont a été victime Véronique Mermoud, qui revient à son métier en pleine forme après plus de six mois d'interruption. Ce serait indigne aussi bien du texte d'Emma Santos, descente aux enfers qui vous prend aux tripes quand on l'approche avec pudeur, et de la tentative des deux comédiennes qui n'ont cherché rien d'autre qu'à « prendre du plaisir à travailler des mots qui nous fascinaient ».

Emma Santos : 29 ans, auteur de sept livres, « L'illulogicienne » (Flammarion), « La Malcastrée » (Maspero - Poche ed. des femmes), « La Loméchuse » (La Marge - Kesselring), « La Punition d'Arles » (Stock), « J'ai tué Emma S. » (Edition des femmes), « L'itinéraire psychiatrique d'Emma Santos » (Edition des femmes), « Le Théâtre d'Emma Santos » (Edition des femmes), dont elle confesse, dans une lettre à Roger Gentil : « J'ai écrit sept livres. Les mêmes sans doute car le livre ne change pas. Mais moi j'ai changé ; bousculée, renversée par la



Véronique Mermoud
(photo Wattenhofer)

psychanalyse. Je ne dois plus écrire car tous mes livres ont été des actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début je croyais que c'était une façon de me soigner, maintenant je sais que c'est une façon de me détruire. Écrire comme on meurt ou écrire quand on ne meurt pas ».

Véronique Mermoud et Gisèle Salin : deux comédiennes qui se rencontrent à l'occasion d'une revue « youp-la-la » et qui osent s'avouer qu'elles en ont marre de faire n'importe quoi pour éviter d'être au chômage ! « Après un premier projet avorté, nous nous attelons au « Théâtre d'Emma Santos » avec pour seule « arme » notre conviction et les 2500 francs réunis grâce à la générosité de nos parents ou amis. Une brève tournée en Romandie nous laisse penser que ce spectacle atteint son but puisqu'il est adoré (ou haï) par le public, si divers soit-il. »

Qu'en pensera Emma Santos ? Ceux qui seront là le 20 ou le 21 octobre au Caveau pourront le lui demander puisqu'un débat suivra le spectacle.

Ca. U.

PROGRAMME DU CAVEAU JUSQU'À FIN DÉCEMBRE

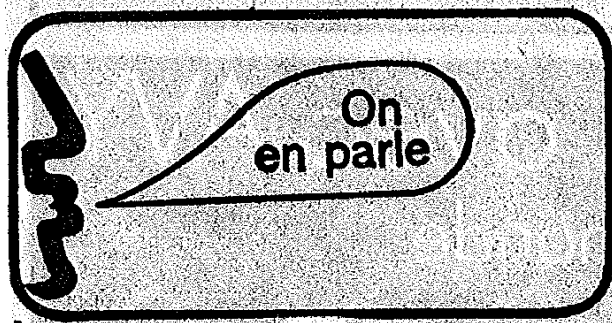
Du 31 octobre au 4 novembre : « Augustine », spectacle masqué par Véronique Scholer.

Du 6 au 26 novembre : danse, poème de l'Inde, avec Malavita.

Du 1er au 9 décembre : Les Frersmoll, clowns de théâtre.

Mardi 3 octobre 1978

24 heures



le théâtre d'emma santos à la passerelle de vidy

Et il faut espérer que les passagers seront nombreux, car ce spectacle de Véronique Mermoud et Gisèle Sallin semble avoir soulevé l'enthousiasme et des critiques et du public, tant dans le Jura qu'à Fribourg.

Née à Paris en 1950, suivie en psychiatrie depuis 1967, Emma Santos a écrit sept livres. Elle dit: « Les mêmes, sans doute, car le livre ne change pas. Mais moi, j'ai changé; bousculée, renversée par la psychanalyse. Je ne dois plus écrire, car tous mes livres ont été actés d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début, je croyais que c'était une façon de me soigner, maintenant je sais que c'est une façon de me détruire. »

Déjà programmé la saison passée, le spectacle ne put avoir lieu, car Véronique Mermoud fut victime d'un grave accident. Heureusement pour elle et pour nous, elle s'en est sortie et nous pourrons l'applaudir du 3 au 7 octobre à 20 h. 30, sauf le jeudi 5, où la représentation aura lieu à 19 heures.

Au Théâtre de Vidy, la Passerelle. — (Nitchaëff)

théâtre

3.10.78

LA GAZETTE DE
LAUSANNE

Dès ce soir à La Passerelle

«Le théâtre d'Emma Santos»

par Véronique Mermoud

A l'enseigne d'un théâtre «différent», auquel le Centre dramatique de Lausanne ouvre déjà les portes de La Passerelle, l'an passé, un spectacle à signaler, présenté dès ce soir par la jeune comédienne Véronique Mermoud, dans une mise en scène de Gisèle Sallin: «Le théâtre d'Emma Santos».

Emma Santos, née à Paris en 1950, suivie en psychiatrie depuis 1967, a écrit sept ouvrages dont tous témoignent de son expérience personnelle marquée au sceau de la souffrance et de la dépression. Dans cet univers en butte à l'ordre et aux impératifs de la normalité, une voix ne cesse de s'élever, écorchée vive, seul exutoire, et d'ailleurs ressenti comme un processus autodestructeur. «J'ai écrit sept livres, remarque Emma Santos. Les mêmes sans doute car le livre ne change pas. Mais moi j'ai changé; bousculée, renversée par la psychanalyse. Je ne dois plus écrire, car tous mes livres ont été actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début, je croyais que c'était une façon de me soigner. Maintenant, je sais que c'est une façon de me détruire».

Monologue s'élevant d'une atmosphère utérine, étrange et trouble», *Le théâtre d'Emma Santos* n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre. «Cette appellation, note Gisèle Sallin, ne veut pas définir un genre littéraire ou satisfaire des besoins d'édition. Elle veut dire la célébration intérieure des désirs de l'holocauste des dégoûts. Car le

propos d'Emma Santos - choisi et voulu - va au-delà des langages de la psychiatrie, de la sociologie ou de la morale. Les origines de ce propos sont celles des profondeurs de l'enfance - l'enfance poétique et mythique - de laquelle surgit le secret langage du théâtre. Un théâtre solidement construit, dont l'architecture en volume repose magiquement sur les piliers de l'intelligence, des entrailles, de l'imagination, du sexe, des rêves et de la peau. Sans *disharmonie*, Véronique Mermoud se fait l'interprète de ce drame intérieur. *La Passerelle-Vidy*, du 3 au 7 octobre à 20 h. 30.

En outre, rappelons que la trilogie humoristique de Woody Allen continue sa carrière au Théâtre Boulimie. En première partie du spectacle, deux moments d'une réflexion «autour de Dieu» des mieux venus, intitulés *Réflexions d'un suralimenté* et *Le big boss*. Ensuite, d'un humour moins incontestable que l'existence de celui que désigne le titre: *Dieu*. A voir néanmoins, n'était-ce que pour l'excellente réalisation boulimique. Jusqu'au 14 octobre, à 20 h. 45. Relâche dimanche et lundi.

J.-L. O.

NOUVELLE REVUE
de Lausanne

VÉRONIQUE

MERMOUD

à la

Passerelle

Vidy

5. 10. 1978

Emma Santos a écrit plusieurs ouvrages qui tous expriment son mal de vivre, sa difficulté d'être et ses séjours prolongés dans les établissements psychiatriques. Son « théâtre » est une longue confidence, un soliloque évoquant ses souffrances, ses fantasmes, ses pulsions, ses désirs refoulés de maternité, ses révoltes et ses refus en face des médecins, de leurs méthodes, de leurs investigations, en face aussi du monde « du dehors », le nôtre, celui de notre société.

Véronique Mermoud, en assumant ce texte redoutable, a accompli une remarquable performance. Et c'est bien grâce à son interprétation que, par moments, je me suis senti touché... ou presque.

Car la plainte d'Emma Santos, qui devrait être déchirante, m'a paru fréquemment bien littéraire. Peut-être parce qu'elle cherche à communiquer ce qui, précisément, ne l'est pas car

les aliénés vivent et souffrent dans un domaine qui ne peut nous paraître qu'étranger.

Il ne m'a d'ailleurs jamais semblé que la folie et tout ce qui s'y rattache soit un bon « sujet » de théâtre... exception faite d'un certain Hamlet... mais c'est là une autre histoire.

« Le Théâtre d'Emma Santos » se présente comme un document, en quelque sorte, mais travaillé de telle façon que sa transposition dramatique me paraît manquer de véritable force et va même jusqu'à susciter une impression d'artificialité.

Et je pense ne pas me tromper en supposant que les applaudissements d'un public visiblement subjugué saluaient surtout le tour de force accompli par la remarquable Véronique Mermoud.

A la « Passerelle » jusqu'à samedi.

Géo H. BLANC.

Jeudi 5 octobre 1978

24 heures

Le « Théâtre d'Emma Santos » à Vidy ... Pas convaincant du tout

Non, décidément, je ne suis pas convaincu du tout. D'autres critiques ont beau eu crier au génie, moi, je n'y crois pas. Le « Théâtre d'Emma Santos » m'a laissé complètement froid. Mais alors là, complètement. Pas accroché une seconde. Et cela tient sans doute énormément à l'interprétation de Véronique Mermoud. Peut-être avait-elle le trac, mais j'ai eu l'impression d'assister à une audition d'entrée de Conservatoire. Pas la moindre émotion (du moins elle ne passait pas la rampe), une voix monocorde, monotone, mécanique. Voulue ? Toujours est-il qu'à la longue on se lasse. A tel point que j'ai fini par me demander s'il y avait quelqu'un sur scène. S'il s'agissait d'une lecture de la pièce, eh bien ! dans ces conditions, je préfère acheter le livre. Et pourtant, Dieu sait si le thème de l'internement psychiatrique est important. Je me souviens des quatre émissions télévisées de Karlin, et plus particulièrement de la « Loi du père ». On avait envie de hurler, de pleurer ! Mais alors ici, rien... Quant à la mise en scène, à part une ou deux images fortes... Et ce décor : pas un instant on ne ressent cette sensation d'enfermement, de bulle. Décidément, tout cela manque de sérieux, de travail. Enfin, la Passerelle est un lieu d'expérience et c'est bien ainsi. Personnellement, je suis persuadé que le « Théâtre d'Emma Santos » mérite mieux que cela. Allez voir, je suis peut-être tombé sur une mauvaise soirée. Jusqu'au 7 octobre, à 20 h. 30. Le jeudi 5 à 19 heures.

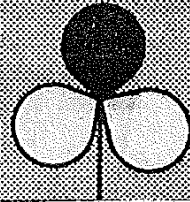
A. Nitchaëff



Véronique Mermoud à la Passerelle

Nitchaëff

LA Tribune A AIME BEAUCOUP



« Le Théâtre d'Emma Santos » à Vidy (Eclater sa vie)

J'ai entendu l'autre soir des gens dire que c'était très beau; ils disaient ça doucement, en y mettant des guillemets partout. Peut-être se trouvait-il parmi eux une dame qui, durant le spectacle, n'a cessé de sucer des bonbons à la menthe pour se donner du courage.

Il faudrait peut-être corriger, ou peut-être pas, ou dire autre chose, il faudrait peut-être ajouter que c'est très beau, « Le Théâtre d'Emma Santos », très beau **terriblement**.

Il faut, c'est sûr, ajouter que c'est un livre-confession, « Le Théâtre d'Emma Santos », que le livre s'appelle comme ça, qu'il est édité par des femmes, qu'il est un déluge vacillant de mots, des mots gauchers, maladroits, qui se tiennent debout, pas droits, comme les mauvais élèves qu'on renvoie toujours de quelque part et qui ricanent parce que la solitude est un rire qui se casse dans les arbres, un jour, au printemps, le matin. Il faut dire que l'histoire d'Emma Santos n'est pas une histoire mais la vie vraie, la vie d'Emma Santos, qui existe, qui souffre, qui rit, qui rêve d'avoir un enfant et qui, durant des années de lumière, a transité dans les aéro-gares de l'angoisse, asiles et maisons psychiatriques, avec des docteurs et des toubibs et des tas de gens qui, contrairement à Emma, n'ont plus

la force, le besoin, la vie dans l'âme, d'écrire mot par mot, virgule par virgule, douleur par douleur, tout ce qui les — tout ce qui nous, aussi, autrement bien sûr, mais comment? — tout ce qui les fait **absence, silence, torture, dérision**. Quel vacarme ça pousse les petites lettres d'Emma Santos, les désespoirs d'Emma « qui n'a pas suivi les cinquante séances de psychothérapie, qui porte des lunettes noires pour s'isoler des autres et qui s'exprime très mal dans un langage enfantin ». Quel vacarme à ne rien pouvoir faire pour le taire que celui dont accouche, sur scène, Véronique Mermoud; Véronique Mermoud tout entourée de drap blanc qui pique les yeux et la tête lorsque, de derrière une chaise longue, apparaissent deux mains nues et un peu brunes. Deux mains nues et un mot qui dégringole des aiguilles d'une montre à mesurer le temps, cette montre imaginaire dont le tic-tac vous réveille la nuit: solitude, dit le mot, qui s'écrase dans la toile.

Patrick Ferla

— A la Passerelle, Théâtre de Vidy, jusqu'à samedi soir. Mise en scène de Gisèle Sallin. « Le Théâtre d'Emma Santos », texte publié aux Editions des Femmes.

Jeudi 12 octobre

2

24 heures

Monsieur le Rédacteur...

Défense d'un spectacle

Pas supporté ?

Je suis allée, jeudi soir à Vidy, voir le « Théâtre d'Emma Santos » ; j'ai lu ensuite la critique qu'en a faite Alain Nitchaëff. Et je ne comprends pas. La désinvolture avec laquelle A. Nitchaëff parle de ce spectacle m'étonne, d'autant plus que j'ai beaucoup aimé ce que lui-même avait fait au Festival de la Cité et qui n'était pas sans parenté avec le dramatique monologue d'Emma Santos. Peut-être est-ce justement cela qu'il n'a pas supporté...

Car c'est bien l'impression que j'ai à le lire : il nous dit que ce n'est « pas convaincant du tout » (d'ailleurs, s'agit-il, au théâtre de convaincre ?) ; ne serait-ce pas plutôt qu'il y a dans ce spectacle quelque chose qu'il n'a pas pu supporter, qu'il n'a pu ni voir, ni entendre, ni sentir ? Les phrases sèches, brutales, du début de son texte me font l'effet d'autant de briques superposées pour faire un mur de protection contre la violence poignante de ce que dit et montre l'actrice qui joue Emma Santos.

La fin de l'article, loin de nuancer une condamnation grossière, est le comble de la condescendance : dire que c'est un mauvais spectacle, mais qu'après tout le mauvais est tout à fait acceptable quand il se joue à la Passerelle, « lieu d'expérience », cela se passe de commentaire !

Mauvaise soirée ? Peut-être pour Alain Nitchaëff — mais un critique a-t-il le droit de démolir un spectacle en quelques phrases faciles, simplement parce que ce soir-là il n'était pas en état d'entendre le désespoir d'une femme folle et révoltée ?

Elisabeth Neu
Penthéraz.

d'à-propos peut-être, à un monologue théâtral sommé toute comparable et intitulé « Charity, please », d'un certain Alain Nitchaëff ? Spectacle qui, sans être génial, était tout à fait acceptable. Et pourtant, le décor, la mise en scène, euh !... et la force des sentiments qui se mesuraient peut-être un peu trop au nombre de décibels... Et pourtant, il avait l'air bien content et la critique aussi !

Alors, charité bien ordonnée commence par soi-même... et se poursuit par la démolition de quelques autres ? On tâchera de s'en rappeler à l'avenir !

Claude Hugonnaud
Lausanne.

Au-delà des mots

Alain Nitchaëff était (est) un collègue-compagnon des habitués des petites salles lausannoises. Voici qu'il entre en scène, crayon en main, dans un rôle de critique des plus conformistes.

Deux exemples : Pascal Auberson à Nyon, en caractères gras : « Des éclairs de génie... », puis on l'associe à des chanteurs « de la classe des Ferré, Nougaro, Tachan, Lavilliers ». Ferré, éventuellement Nougaro ont de la classe. Pas Tachan, pas Lavilliers, et ni Pascal. Faut pas tout mélanger. Jean Vasca, chef de file d'un nouveau et authentique courant dans la chanson française... « connais pas... on ne cite pas. L'oppression est faite d'omissions.

Mais il y a pire : « Théâtre d'Emma Santos » à Vidy, on titre : « Pas convaincant du tout ». J'ai assisté à ce spectacle. A. Nitchaëff se méprend totalement, et ses propos : « manque de sérieux, de travail », « voix monocorde, monotone, mécanique » frisent l'injure et exigeraient de la part des intéressés (artistes ou spectateurs) un rectificatif ou

Avant-Propos

A VOIR CETTE SEMAINE

LE THEATRE D'EMMA SANTOS

Le Théâtre-Club présente au Caveau, dès ce soir et jusqu'au 28 octobre « Le Théâtre » d'Emma Santos. Mise en scène par Gisèle Sallin et interprétée par Véronique Mermoud, cette pièce, sous forme de monologue, est en quelque sorte le récit que fait Emma Santos de sa propre folie, utilisant l'écriture comme une sorte de thérapie. Le lieu scénique est un espace restreint, en forme d'œuf. Une seule couleur, omniprésente, le blanc, appel de virginité, rappel d'hôpital. Dans cet espace, Emma balance entre le désir d'avoir et d'être un enfant. Son imagination, ses sens exacerbés, sa folie de vivre l'entraînent dans la folie tout court, folie dans laquelle elle se jette à corps perdu, démolissant tous ses acquis sociaux, religieux, moraux. C'est le grand parcours intérieur, jusqu'au vide, et contraint de déboucher sur la vie, de retrouver le sens des choses, des mots. C'est ainsi que l'écriture apparaît, et devient moteur de reconstruction. « La folie, on ne me l'impose plus, je la fais. La folle triomphante », véritable profession de foi que cette déclaration d'Emma Santos.

Odile Jullien

AU CAVEAU

Véronique Mermoud et « Le Théâtre d'Emma Santos »

Comme un oiseau blanc qui se serait brisé les ailes, une main, tache claire isolée dans un rais de lumière, semble désespérément chercher l'envol. Peu à peu, fondue dans l'ombre, une masse opaque tente de la rejoindre dans son effort. Bientôt, et contre toute attente, la forme recroquevillée se met à parler. Pendant une heure vingt, elle ne cessera plus de hurler ses silences, de traquer sa folie, de fuir la psychiatrie « qui n'aime que les fous normaux », de rejoindre son amour brisé.

« Je me regarde dans l'écriture pour ne pas mourir » ; « Ecrire comme on meurt ou écrire quand on ne meurt pas » ; tel est bien le secret du salut que trahit « Le Théâtre d'Emma Santos ». Et c'est probablement à cause de la nécessité qui lie intrinsèquement (et narcissiquement) le jeu du parler à la possibilité de survivre que le texte d'Emma Santos, écrivain français de 28 ans, atteint si profondément le public.

Saturé par la folie triomphante d'un monologue qu'on devine transposé d'une expérience par trop réelle, le spectateur se surprend à souhaiter un temps de répit, déchiré qu'il est entre les résonances que le texte suscite en lui, le privant par instants de tout regard réflexif, et l'interprétation magistrale de Véronique Mermoud dont il ne voudrait perdre une miette.

Mais la comédienne et son metteur en scène, Giséle Sallin, ont réussi à orchestrer une progression dramatique telle que si le spectateur décroche, il n'a d'autre solution que d'aller se réfugier dans un recoin du décor blanc et ovoïde qui n'est autre que son univers foetal ! Rarement mise en scène et travail d'acteur ont misé aussi juste sur la projection scène-salle qui fonde ce théâtre : Véronique Mermoud, insupportablement présente, sait couler ou briser la phrase, la conjuguant au geste pudique qui évoque sans contraindre. D'une intelligence exceptionnelle.

Au Caveau du 17 au 28 octobre à 20 h. 30 (relâche dimanche 22).

Catherine UNGER

La Suisse

Mardi 17 octobre 1978

TRIBUNE DE GENEVE
jeudi 19 octobre 1978

Au Caveau

Véronique Mermoud joue « Le Théâtre d'Emma Santos »

Il est difficile de ne pas dire le malaise que l'on ressent en assistant à une représentation du « Théâtre d'Emma Santos ». Auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels « La Malcastrée », « J'ai tué Emma S. » et « L'itinéraire psychiatrique d'Emma Santos », cette dernière a clairement choisi de « se regarder dans l'écriture pour ne pas mou-



Véronique Mermoud : le mal-être d'Emma S.

rir ». Il s'agit naturellement d'un projet ambitieux dans la mesure où il est question ici de révéler la profondeur d'une détresse, d'une solitude qui ont été récupérées, prises en charge par l'institution psychiatrique.

Mais si l'on comprend les attaques contre cette institution souvent remise en question par ses propres membres, si l'on approuve des formules telles que « A quoi sert la psychiatrie ? — la psychiatrie maintient l'ordre, l'ordre apparent et le désordre intérieur » on n'en ressent pas moins une certaine indisposition face à une écriture aussi narcissique. Au départ, comme un leitmotiv jamais tout à fait abandonné, le corps. Ou plutôt, l'angoisse de ressentir son corps : « quitter son corps, déshabiter son corps, s'absenter de son corps ». Ensuite, le monde qui, lorsqu'il faut l'appréhender est ressenti comme effrayant, source d'une autre angoisse. Et puis également, l'enfance dont Emma S. « garde la peur de toucher les autres et la peur qu'on me touche ».

Ainsi s'accumulent les « nœuds » de ce que l'on pourrait appeler le *mal-être* d'Emma Santos. Mais quelle est la place du spectateur ? Est-il un voyeur, comme on le ressent parfois ? Faut-il prendre part ? Choisir — de toute évidence — de suivre aveuglément la patiente dans son combat inachevé contre la « dame psychiatre »... Ou encore s'interroger sur la pratique de l'internement psychiatrique et les moyens employés pour *normaliser* les patients ?

Mais la violence du cri d'Emma S. bouleverse ces données logiques et ne fait que renvoyer à l'image qu'elle nous donne d'elle-même. Et cette image est angoissante, lourde d'interrogations et d'inachèvement.

Il n'en est pas moins vrai que ce texte laisse une trace profonde, et ce en particulier grâce à la remarquable interprétation de Veronique Mermoud. Perfection des gestes, utilisation de la lumière, parfaite adéquation du décors, il était difficile de réussir à mieux mettre en scène cette « célébration intérieure des désirs » que ne l'a fait Gisèle Sallin.

Frank FREDENRICH.

Samedi 21, dimanche 22 octobre 1971

Tout dire ou savoir taire?

Dérivé encore et solitude, au Caveau, où Véronique Mermoud interprète *Le théâtre d'Emma Santos*, dans une mise en scène, un décor, des éclairages de Gisèle Sallin. Un public de femmes en majorité, venu pour entendre Emma S., la psychiatrisée plus «causante» de la littérature «psychanalyse et politique». Un beau décor, clos comme l'œuf de l'affiche, et des éclairages qui prennent le personnage au piège, comme un papillon épinglé, une mise en scène inventive, intelligente, une interprétation sobre et forte. Où faut-il chercher la faille? Sans faille, ce spectacle reste un spectacle et nous laisse froid.

Le texte est parfois beau, mais à vouloir tout dire, on ne touche plus rien d'important. Cette écriture narcissique totalement exhibée supprime toute ombre, et, partant, toute épaisseur. Rien à voir, en fait, avec le langage de la folie, qui, lui, atteint en nous, à travers ce qu'il fait, tout ce que nous avons toujours dû taire.

Le parti-pris d'interprétation, lui aussi, nous renvoie une image du «fou» qui n'a rien de différent de celle qui, depuis toujours, nous est imposée par la psychiatrie: crises de violences suivies d'abattement, labilité des émotions, tremblements, gestes spastiques... le diagnostic est facile. Il aurait été plus subversif (et plus intéressant) de parier sur l'erreur de diagnostic. Pourquoi faut-il que «jouer la folie» se traduise - ici aussi - par une névrosisation de l'interprétation?

Le Journal de Genève

Evénement théâtral au Caveau

«EMMA SANTOS» HALLUCINANTE

Asile, folie, psychiatrie, peur, angoisse, médicaments. Hôpital-refuge, clinique-prison, Emma Santos, jeune femme à la dérive, s'enfonce dans la folie. Une folie de vivre, d'être vivante par toutes les cellules de son être, d'exister par son ventre de femme, par le ventre de sa mère. Rarement souffrance humaine a été contée avec autant de force. Car Emma Santos écrit. De son séjour aux enfers, elle est remontée sur un escalier de mots, qu'il a fallu façonner de neuf, tant la folie les avait vidés, avait bâillonné la parole. Parmi ses livres, qui racontent tous son itinéraire, mais à des étapes différentes, une pièce a surgi, « Le théâtre d'Emma Santos ».

Gisèle Sallin s'est attelée à la mise en scène de cette pièce, et Véronique Mermoud à son interprétation. Plus qu'une simple réalisation, il s'agit d'un fantastique travail en profondeur, avec pureté, dépouille-

ment et rigueur. L'espace scénique se limite à un ovale blanc. D'un blanc qui envahit la pièce, des vêtements de Véronique Mermoud jusqu'au verre opaque. Blanc-hôpital, couleur lisse qui absorbe la douleur. Ovale-cocon et ventre-œuf, du désir d'Emma d'être et d'avoir un enfant. Et surtout, désir d'une violence inouïe d'être aimée et d'aimer. Amour et souffrance qui vont jusqu'à pétrifier le public, gorge serrée, estomac torturé d'émotion. Peut-être est-ce une folie de femme, mais c'est surtout une sensibilité d'être humain, à fleur de peau et qui saigne, avec les lèvres entaillées d'un sourire.

Le Théâtre-Club présente « Le théâtre d'Emma Santos » au Caveau, 9, av. Sainte-Clotilde, jusqu'au samedi 28 octobre. Un événement théâtral à ne pas manquer. Il est prudent de réserver ses places.

Odile Jullien

Au Caveau : Le théâtre d'Emma Santos

Une scène qui s'éclaire progressivement, très, très lentement. De l'ombre émerge une main, une forme recroquevillée sur une chaise-longue. Le visage se dessine enfin, et cette forme, sans un mouvement, commence à parler. C'est ainsi que se présente ce spectacle, que défend seule, pendant une heure trente, Véronique Mermoud.

Pendant ces quatre-vingt dix minutes, le spectateur assiste à ce qu'on peut appeler une descente aux enfers : cette femme, auteur de sept livres, raconte et même le cauchemar vécu par elle. Le traitement psychiatrique auquel on l'a soumise. Sans nous faire grâce de rien, d'aucun détail. Les fantasmes, les révoltes, la folie enfin nous est reconstituée dans tout ce qu'elle a de plus réaliste et disons le mot, de plus malsain.

De quoi mettre le spectateur mal à l'aise peut-être ? Nous devons dire que toutefois, tout ce déballage ne touche pas forcément. Cette exploration dans les bas-fonds de l'inconscient n'a pas l'impact voulu, et l'on peut y trouver une explication dans le fait qu'il n'apporte rien de bien nouveau. Il n'y qu'à revoir ses classiques en psychologie et psychanalyse. Mais le personnage a une certaine grandeur tragique dans sa course vers l'anéantissement. Et l'on ne peut que saluer l'extraordinaire et remarquable performance de l'interprète, Véronique Mermoud, saisissante de vérité sur le plateau, dans son jeu qui touche au poignant. Un morceau de bravoure que nous espérons enrichissant pour son art, mais qui peut laisser songeur sur les motivations et les conséquences à venir. Un succès qui se doit d'être également partagé par celle qui en a assumé la mise en scène, Gisèle Sallin.

Un spectacle que d'aucuns trouveront émouvant, et que d'autres s'accorderont à qualifier de plongée vers le néant. Le spectateur est seul juge, dans la mesure où la résonance trouve son chemin en lui.

Le Dauphiné libéré 30.10.78 . Anne DUCREUX

Théâtre NOV. 1978

LE RECHERCHE FÉMINISTE - JOURNAL MENSUEL FONDÉ EN 1972 PAR EMMA SANTOS
**femmes
suisses**

Le théâtre d'Emma Santos

Il y a deux ans, nous avons parlé dans notre journal de deux des livres d'Emma Santos: *La Malcastrée*, *J'ai tué Emma S.*, l'un et l'autre livres de la folie, témoignages de la souffrance et de la dépression. Emma Santos est née à Paris en 1950; suivie en psychiatrie depuis 1967, elle a crié ses sentiments, son expérience, dans 7 livres, «les mêmes sans doute, dit-elle, car le livre ne change pas». Puis elle a joué ses propres textes à Paris, dans une mise en scène de Claude Régy.

En Suisse, c'est Gisèle Sallin qui met en scène ce long monologue, et c'est Véronique Mermoud qui interprète remarquablement (une heure et demie de scène) ces séquences de la folie; tour à tour douce, révoltée, résignée, exaspérée, calme mais angoissée, ou en proie à une agitation frénétique et effrayante... Ce «Théâtre» est d'autant plus saisissant qu'à travers ce drame intérieur s'expriment — de façon paroxysmique, il est vrai — mais s'expriment quand même toutes les douleurs, les révoltes des femmes. C'est beau et poignant.

S. Chapuis

LE « THÉÂTRE D'EMMA SANTOS » AU TVQ

Freud dans le catalogue Manufrance

Un sujet en or et une interprète de grande classe ne font pas forcément la réussite d'une soirée théâtrale. C'est la leçon que l'on peut tirer du « Théâtre d'Emma Santos » présenté depuis hier au « Vieux-Quartier », dans le cadre de la saison culturelle Montreux-Vevey et devant un public plutôt maigrelet. Leçon assez pessimiste peut-être mais qui, paradoxalement, trouve son explication davantage dans un excès que dans un manque de substance profonde...

Emma Santos (incarnée de façon magistrale par la comédienne lausannoise Véronique Mermoud), c'est la folie. Une jeune femme rongée par un chagrin d'amour qui se retrouve dans l'enfer des asiles. Seule. Avec, pour unique miroir, la dame-psychiatre. Et, tout autour, la ronde infernale des fantasmes. Mais Emma Santos, c'est aussi un symbole. Celui de la déviance et de la révolte. Celui de la folie qui n'admet pas d'être normale, celui du refus et de l'intolérance. Dans l'univers du blanc et de la solitude, il existe malheureusement aussi des codes et des étiquettes...

Sur ce canevas, formidable terreau théâtral, on aurait pu bâtir une œuvre toute de finesse, allusive et subtile. Hélas, on a préféré le déballage intégral, confondant ainsi introspection et nombrilisme. Sans aucune retenue, croyant mieux évoquer la folie. Comme si celle-ci pouvait s'apparenter au catalogue Manufrance des fantasmes du parfait petit freudien. Rien ne nous est épargné. Ni Reich ni Œdipe. Ni la masturbation ni les règles. On nage dans le sexe et le sperme, dans un imbroglio, psychanalytique en for-

me d'auberge espagnole. En quête d'une identité que l'on clame perdue mais que l'on n'a vraiment pas tellement envie de découvrir... Le milieu hospitalier et les papes de la psychiatrie en prennent un bon coup sur le sac à vanité, de même que l'ensemble de notre sacrée société.

Alors, naturellement, on pourrait parler de théâtre-vérité, d'œuvre-cri, de message-révolte... On pourrait joyeusement se gargariser de bonheur tranquille en voyant cette femme aligner soigneusement ses désirs et angoisses sur scène. On pourrait, on pourrait... Mais cela ne servirait pas à grand-chose. Une telle forme de production théâtrale est nécessaire, ne serait-ce qu'en raison de sa force d'interpellation. Crier au chef-d'œuvre uniquement parce qu'on parle de folie et de « grands problèmes » serait toutefois une erreur : le « Théâtre d'Emma Santos » ne suscite pas seulement la réflexion ; il provoque aussi l'ennui. Et, précisément, dans une civilisation parfois aussi déroutante que celle que nous avons le bonheur de connaître présentement, c'est peut-être le chemin le plus sûr pour aboutir à la folie collective. Il suffit de se tourner vers les goulags psychiatriques de l'Est pour en être intimement convaincu. Alors...

Jean-Charles KOLLROS

☆ Proposé dans le cadre de la saison théâtrale et culturelle Montreux-Vevey, le « Théâtre d'Emma Santos » sera encore présenté ce soir et demain soir au Théâtre du Vieux-Quartier, chaque fois à 20 h. 30. Véronique Mermoud mérite le déplacement.



Photo Erica Cramer - FAV

Véronique Mermoud dans « Le Théâtre d'Emma Santos »: « Il faut inventer le langage... Une nécessité pour survivre ».

Saison théâtrale Vevey-Montreux

Le «Théâtre d'Emma Santos» ou la difficulté d'être

Il y a quelque chose de profondément pathétique, quelque chose de désespéré et de très puissant, dans ce « Théâtre d'Emma Santos » que Véronique Mermoud présentait hier soir sur la scène montreuusienne du Vieux-Quartier.

Entièrement seule sur scène pendant plus d'une heure, sans le soutien d'aucune musique, et évoluant dans un décor presque nu, Véronique Mermoud recrée devant nous le personnage déchiré d'Emma Santos; elle refait son combat de chaque instant contre la maladie, contre le néant, contre la mort.

Depuis « L'illallogicienne », et en passant par « La Pulsion d'Arles », Emma Santos, née à Paris en 1950, a écrit en tout sept livres: « Les mêmes sans doute, explique-t-elle dans une lettre, car le livre ne change pas. Mais moi j'ai changé, bouleversée, renversée par la psychanalyse. Je ne dois plus écrire car tous mes livres ont été des actes d'amour pour lui qui ne m'aimait plus. Des gestes de folie. Au début je croyais que c'était une façon de me soigner, maintenant je sais que c'est une façon de me détruire »...

Un monologue qui vient des profondeurs, danc, un monologue intense surgi minute par minute, des mots nés chacun d'une expérience tragique: il est bien rare que le langage

ait de tels accents de vérité, qu'il soit aussi proche de l'intime souffrance, du noir et fou désespoir. Et Véronique Mermoud, ici, ne fait pas que prêter sa voix, n'est pas qu'une présence: elle est Emma Santos par tout son corps, à travers sa douleur et jusqu'en ses plus sensibles vibrations de femme; elle est Emma Santos tout au long de sa révolte, et de son martyre.

Il faut relever également l'excellente mise en scène de ce spectacle peu commun, due à Gisèle Sallin, Fribourgeoise elle aussi, qui est parvenue à rendre ce drame dans toute sa dimension sans que l'attention du spectateur faiblisse un seul instant.

J.-L. R.

● « Le Théâtre d'Emma Santos », spectacle de la saison théâtrale Vevey-Montreux, encore présenté ce soir vendredi, puis demain samedi, à 20 h. 30, au Théâtre du Vieux-Quartier, à Montreux.

Samedi 13 - Dimanche 14 janvier 1979

24 heures

Théâtre controversé à Montreux

Présentée au Théâtre de Vidy l'automne dernier, l'œuvre de cette femme qui dut vivre dans l'univers des psychiatres a suscité, à l'époque, quelques controverses. Chroniqueurs et spectateurs ne tombèrent pas d'accord quant à l'intérêt et à la valeur d'un spectacle qui n'est certes pas folichon et qui, de surcroît, doit vaincre la difficulté d'une distribution à personnage unique. C'est un long monologue dans lequel l'écrivain raconte sa folie, ses visions, ses phantasmes, les humiliations que constituent ses longues journées d'internement pendant lesquelles, comme elle

l'écrit, elle a été « bousculée, renversée par la psychanalyse ».

L'interprétation tient de l'exploit : c'est en effet une véritable prouesse que réalise Véronique Mermoud en vivant littéralement sur scène le personnage d'Emma Santos.

Ce spectacle, beau mais pénible à suivre (le voisinage des malades n'est pas de ceux que l'on recommande aux amateurs de distractions plaisantes) passait jeudi soir à Montreux, au Théâtre du Vieux-Quartier, dans le cadre de la saison théâtrale Montreux-Vevey ; il sera répété jusqu'à samedi soir. — (F. M.)

BORDEAUX

Mercredi 28 mars 1979

Le théâtre d'Emma Santos un mal, des mots

Elle est seule en scène, vêtue de blanc, avec un fauteuil blanc et un mur blanc. Elle est pensionnaire d'un hôpital psychiatrique, donc malade. Mais ce n'est pas une folle comme les autres, ce n'est pas une folle « normale ». Car elle, il lui reste les mots. Alors elle parle, elle dit tout, se raconte sans la moindre pudeur. Tout y passe. Il faut que ça sorte.

C'est ce long discours, à l'image de la névrose qui l'engendre, qui compose le théâtre d'Emma Santos (1). Des mots ajoutés aux mots jusqu'au délire, une plainte par moments horrible, souvent choquante, toujours douloureuse. Un déballage de toutes les salissures possibles, un sac qui se vide d'un seul coup, jusqu'à l'écoeurement.

Mais c'est aussi un cri, celui d'une femme qui possède encore la fragile conscience de sa déchéance. C'est l'asile vu de l'intérieur, avec insuline et somnifères, le silence imposé, le monde clos qui sécrète l'angoisse.

Pour ceux qui sont prêts à affronter une heure et demie d'un

soliloque aux couleurs de phantasmes, Véronique Mermoud vaut le déplacement. Elle coupe le texte au silex, le dissèque au scalpel, le distille au goutte-à-goutte, au point que c'est à vous décourager d'être fou.

Pour les autres, il faudra s'accrocher.

D.T.

(1) Au Germinial, tous les soirs jusqu'à samedi.

Ce week-end au petithéâtre

Le cri bouleversant de la folie

SION. – « J'ai écrit sept livres. Les mêmes sans doute car le livre ne change pas. Mais moi j'ai changé, bousculée, renversée par la psychiatrie. Je ne dois plus écrire, car tous mes livres ont été des actes d'amour pour lui qui ne m'aime

plus. Des gestes de folie... une façon de me détruire. »

La jeune femme qui prononce ces mots, Emma Santos, n'a pas encore trente ans. Le moins qu'on puisse en dire pourtant, c'est que ce peu de vie n'a pas été teinté de rose, Brisée à 17 ans par un échec amoureux, atteinte gravement dans sa santé physique, elle côtoie depuis bientôt quinze ans l'univers concentrationnaire et aseptisé des asiles psychiatriques. Cela nous a valu les livres dont elle parle plus haut et qui sont autant de cris lancés au monde des « normaux ». Emma Santos a fini par choisir sa folie pour se protéger... de la folie de ce monde.

Gisèle Sallin, comédienne et metteur en scène, a essayé de traduire sur scène ce drame qui n'est pourtant pas du théâtre et que Véronique Mermoud, comédienne étonnante, nous restitue dans toute sa violence et toute son émotion tragique. Elles nous proposent leur adaptation vendredi et samedi soir sur les tréteaux du Petithéâtre et je ne crains pas d'affirmer qu'il va s'agir là d'un événement auquel personne ne doit ni ne peut rester insensible. A voir absolument. (location à l'entrée dès 19 h. 30, tél. 23 45 69).

Soirée d'information pour fiancés et jeunes mariés

SION. – Le cours de préparation au mariage (CPM) vous invite à participer aux séances d'information et de discussions qui ont lieu tous les premiers vendredis de chaque mois au centre médico-social de Saint-Guérin, à la rue de Saint-Guérin 3, à 20 h. 30. Des foyers responsables accueillent les fiancés et les sujets les plus variés y sont abordés : l'argent et le travail, la paternité et la maternité, la vie sexuelle, le sacrement de mariage, la communauté conjugale, la régulation des naissances, etc.

N'hésitez pas à venir partager avec d'autres vos joies et vos soucis, qu'ils soient d'ordre spirituel ou psychologique, et venez nombreux, **ce soir**, participer à nos échanges.

CMP

C.H.

Samedi 8 septembre 79

Page 3

ON LA VOIT AUX DEBONDS

Au Centre de culture abc

Pour un théâtre, vie et folie d'Emma Santos

Un personnage en blanc, recroquevillé sur une chaise longue, blanche, dans un décor tout blanc et qui monologue : « Le matin revient, toujours le matin revient... ». C'est Emma Santos, son théâtre, sa vie, qui s'ouvre au public, cherche des partenaires, tente de trouver une écoute. Elle dit tout et crûment ; ses fantasmes, ses angoisses, sa désespérance de vivre dans cet univers à la fois haïssable et sécurisant de l'asile psychiatrique. Elle crie désespérément des mots, des essais de phrases pour trouver quelque part une raison de vivre, une tentative d'émotion partagée, se sentir vivre encore. « Je veux un enfant » clame-t-elle, comme elle désire ardemment être à nouveau un enfant, un fœtus qui ferait neuf mois son long chemin, doux et chaud.

C'est tout cela et tout ce qu'on ne peut relater, ces textes-cris d'Emma Santos, auteur français de plusieurs livres, tous écrits en asile. Ici, un choix interprété par Véronique Mermoud dans

une mise en scène de Gisèle Sallin. Un exercice qui s'annonçait périlleux, difficile, et que toutes deux ont magistralement réussi. On ne peut en faire une description et une analyse, car comme le texte, le spectacle lui-même suit ce jaillissement spontané, alternant la violence des gestes à la monotonie de la récitation, appuyant les images par les quelques pièces de décor — la chaise-longue, l'enceinte des paravents blancs. Tout est précis, pensé, dans une efficacité sans failles. De plus, Véronique Mermoud ne cesse d'étonner par ses facultés de rendre éloquentes quelques-unes des mille facettes du visage de la folie, de la lente recherche de soi. Folie de qui, folie de quoi ? La question demeure pour nous autant que pour l'auteur qui s'entend dire par le psychiatre : « Je ne soigne que les fous normaux ». Une pièce de plus au dossier et un spectacle convaincant qu'il est possible de voir ce soir encore à La Grange au Locle. (ib)

Une troupe en quête de continuité

par Martine R.-Corrivault

Après avoir réussi à se faire inviter à participer au Festival d'été de Québec, le Théâtre des Osses, un trio débarqué de Suisse au Québec, il y a quelques jours, se prépare à entreprendre une série de représentations dans deux théâtres québécois. D'abord, jusqu'au 27 juillet, au Théâtre du Vieux-Québec, rue Saint-Stanislas, où la petite équipe jouera "Solange et Marguerite", de l'auteur suisse Jean-Pierre Gos, puis, en août, au Café Latin, à Montréal, où la même pièce sera reprise pendant deux semaines et où sera aussi présentée "Le théâtre d'Emma Santos", d'Emma Santos, vibrant témoignage d'une femme qui survit à l'internement psychiatrique, par l'écriture.

Les Osses?

Le nom bizarre de la petite troupe lui vient tout simplement d'un lieu géographique qui porte le nom de "Les Osses", en Suisse, où Gisèle Sallin, cofondatrice de la petite équipe, habite sur une ferme. Il y a deux ans et demi, avec une copine comédienne comme elle, Véronique Mermoud, Gisèle Sallin lançait la compagnie ayant comme principal objectif la continuité dans une démarche de travail.

"Pouvoir choisir les pièces qui nous intéressent, d'après ce que nous avons envie de faire, en insistant sur l'aspect de notre métier qui nous préoccupe le plus, le temps qu'il faudra..."

Autre but avoué de l'entreprise: rejoindre un autre public par la tournée et lui prouver que la Suisse — et la Suisse romande, c'est-à-dire de langue française — n'a rien à envier à la France dans le domaine de la création artistique et du théâtre, en particulier.

"Parce qu'en Suisse romande, on ne jure trop souvent que par ce qui vient de France. Un artiste va se chercher une reconnaissance à Paris avant d'être entendu chez lui..."

Voilà un refrain qui évoque une situation bien connue des Québécois...

Et Gisèle Sallin rappelle que le film du Suisse Alain Tanner "La salamandre", d'abord projeté en Suisse,

avait été totalement ignoré et qu'il a fallu le couronnement parisien de l'œuvre pour que les Suisses se décident enfin à reconnaître l'œuvre.

Mais, reconnaît Véronique, "la Suisse romande, c'est tout petit... si l'on pouvait se tenir autour que le font les Suisses allemands..."

Cette parenthèse fermée, le Théâtre des Osses n'a pas été fondé pour revendiquer mais plutôt pour chercher. Et c'est l'art de l'acteur, "savoir ne rien faire sinon jouer", qui intéresse l'équipe.

La comédienne Nicole Dié a rejoint les deux autres pour la préparation de "Solange et Marguerite" et elle s'avoue fascinée par le travail accompli avec Gisèle et Véronique.

Trois chemins

Si elles se connaissent déjà de réputation, les trois femmes ont décidé de travailler ensemble après avoir participé à l'annuelle "Revue de Genève", un spectacle de variétés où l'on passe en revue les principales actualités de l'année dans la métropole suisse.

Véronique formait déjà équipe avec Gisèle, depuis la préparation du monologue d'Emma Santos qu'elle avait interprété sous la direction de Gisèle. Boursière et diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Paris, après avoir joué avec deux équipes françaises, elle rentra au pays il y a sept ou huit ans. "J'ai toujours réussi à ne faire que du théâtre", précise-t-elle tout en expliquant que sa rencontre avec Gisèle Sallin lui a permis de questionner sa pratique du métier.

Gisèle est diplômée, elle, du Conservatoire de Genève et avait obtenu une bourse pour étudier à Paris. Mais elle n'est restée là-bas qu'un an et a préféré, aux cours du conservatoire, les travaux pratiques de la troupe de Jean Gillibert et Maria Casarès. "C'est avec eux que j'ai découvert ce que j'aimais dans le théâtre et que j'ai voulu essayer de le faire".

Sylvia Monfort lui avait passé le texte d'Emma Santos qui l'avait jouée chez elle, au carré Tourigny. Véronique l'a lu et ensemble, elles ont commencé à travailler l'œuvre qui a été jouée une cinquantaine de fois en Suisse romande, puis en France, en tournée, une

quinzaine de fois. Malheureusement pour nous, la pièce n'est pas au programme à Québec. Si l'on insistait un peu...? Mais cela tient beaucoup à la manière dont le voyage ici s'effectue.

Nicole, l'aînée du trio, est venue sur le tard, avoue-t-elle, au théâtre. "J'avais toujours cherché à m'intégrer au milieu artistique. Un jour, j'ai pris des cours d'art dramatique avec un ancien réalisateur de télévision. Deux mois plus tard, je passais une audition et j'obtenais un rôle... J'ai vraiment appris le métier "sur le tas" et si j'ai beaucoup joué au cinéma, avec les jeunes cinéastes suisses, et à la télévision, j'avais envie d'autre chose et je me suis mise à suivre des stages en toutes sortes de disciplines. Puis, il y a eu la fameuse "Revue". Gisèle et Véronique, des échanges sur la vie et le métier. Nous étions d'accord sur nos insatisfactions... Et Gisèle m'a montré un texte qu'un de ses vieux amis venait de lui remettre..."

Solange et Marguerite

Jean-Pierre Gos est une jeune auteur suisse très prolifique. Gisèle Sallin le rencontre un jour et il tire de sa poche un carnet en disant "J'ai une pièce pour toi". C'était cette histoire étrange de deux femmes immobilisées dans un même lieu depuis une éternité, qui se livrent une sorte de combat pour survivre. Aucune note de mise en scène, aucune indication scénique, aucun commentaire. "Moi, je l'ai écrite, à vous de la jouer..." Tout ce que l'auteur a bien voulu leur confier, sur la pièce, c'est qu'il l'a écrite en sortant d'un grand chagrin d'amour...

L'œuvre était toute désignée pour des comédiennes qui se cherchaient un objet concret à partir duquel amorcer leur recherche sur le jeu, sur l'art de l'acteur.

Les deux personnages sont paralysés et survivent par l'évocation de rêves et de souvenirs, mais surtout par une confrontation dont le dénouement est imprévu.

"Pour leur donner vie, il a fallu inventer un passé, imaginer une histoire, tisser une trame à leur drame. L'immobilité complète des deux personnages nous forçait à s'intégrer à l'œuvre jusqu'à ce qu'elle nous dépasse, à faire nôtre leur histoire, à la nourrir, à la respirer..."

L'exceptionnelle qualité de l'écriture a également beaucoup touché les trois comédiennes qui ont créé la pièce l'hiver dernier, à Sion, dans le Valais. Reprise à Fribourg, Bordeaux et Toulouse, la production est maintenant arrivée au Québec, et après les représentations à Québec et Montréal, sera tournée à Genève, Lausanne et dans un réseau de petits théâtres de Suisse romande.

Le voyage au Québec

Non seulement subventionnée, la petite compagnie qui se définit comme théâtre "off" parmi la dizaine de troupes professionnelles qui oeuvrent là-bas, se trouve au Québec, à cause d'un pari pris par Gisèle Sallin et sa sœur Fabienne qui a émigré au Canada. En quittant la Suisse, elles s'étaient dit que "les Osses" viendraient un jour jouer au Québec. Entendant parler du Festival d'été, de ses activités "internationales francophones" cette année, Fabienne a transmis l'information à Gisèle qui a réussi à se faire inviter, pour trois représentations dans les cadres du festival. Mais puisqu'on investit dans une pareille aventure, autant en tirer le plus grand bénéfice: trois soirs, c'est bien peu.

Fabienne a donc contacté le Théâtre du Vieux-Québec et les filles ont loué la salle pour deux semaines. Même démarche à Montréal où la famille de Sylvia les accueillera trois semaines dans son Café Latin, un des lieux où le théâtre régnait, cet été, dans la métropole.

"C'est tout petit, la Suisse romande, et nous avions très envie de voir d'autres gens, de rencontrer des artistes d'ici, d'ébaucher des projets d'avenir..."

Parce que ces trois comédiennes-là ne se contentent pas de venir nous montrer ce qu'elles font. Elles rêvent encore d'aller plus loin... comme de coproduire quelque chose avec des gens d'ici, par exemple... On travaillerait ensemble à monter un spectacle en Suisse ou au Québec et réciproquement...

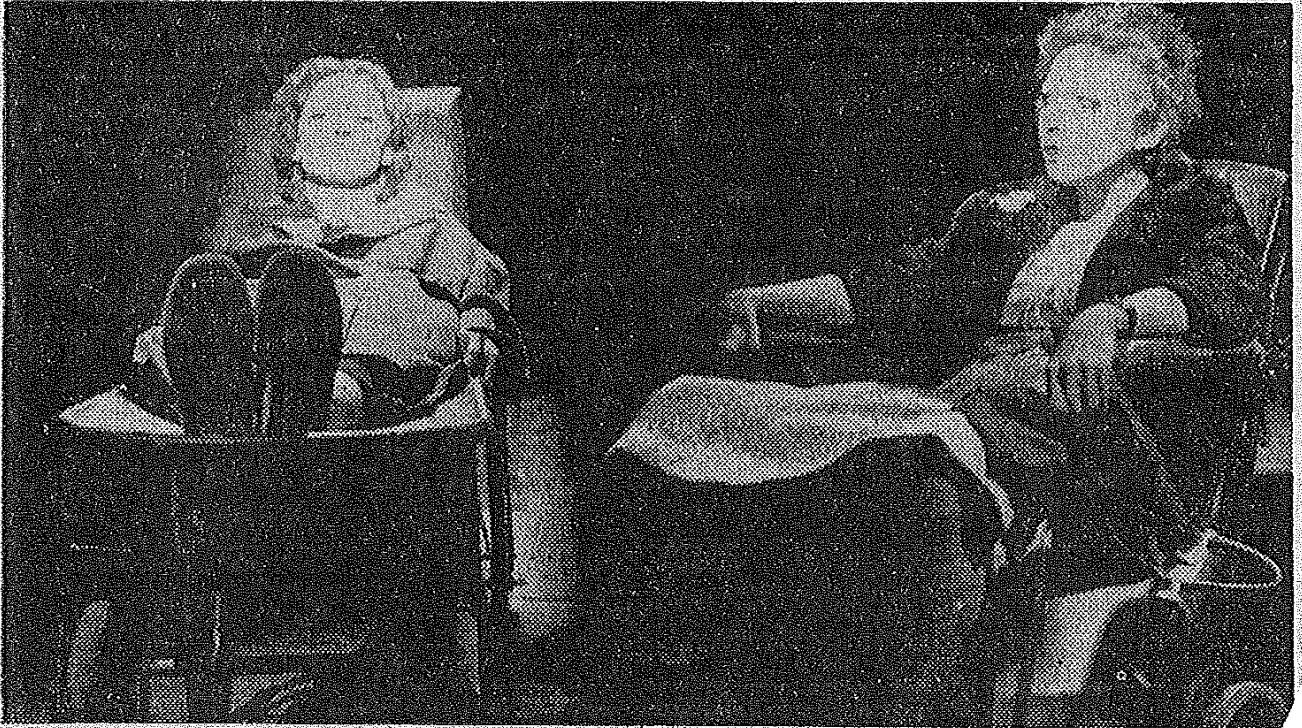
Les échanges prendraient certainement, alors, une autre signification.

N.B.: Le Théâtre des Osses sera au TVQ du 16 au 27 juillet, tous les soirs à 20h30, sauf les lundi et mardi, avec "Solange et Marguerite".

C-6

théâtre

Le Soleil 12 juillet 80



A la scène, Véronique Mermoud et Nicole Dié dans "Solange et Marguerite", et dans la vie de tous

Québec, Le Soleil, samedi 12 juillet 1980



les jours, Gisèle Sallin et Véronique:

Québec

" LE SOLEIL " 17 juillet 1980
TVQ = Théâtre du Vieux Québec

ARTS ET SPECTACLES

La parabole de Solange et Marguerite, au TVQ

SOLANGE ET MARGUERITE ou *L'aquarium*, de Jean-Pierre Gos, avec Véronique Mermoud et Nicole Dié, dans une mise en scène de Gisèle Sallin, éclairages de Michel Boillet, musique de Max Jendly production du Théâtre des Osse, de Suisse. Au Théâtre du Petit-Champlain, du mercredi au dimanche soir inclus, à 20h30.

Solange et Marguerite vivent bien dans un aquarium; un aquarium dont elles rêveraient sortir par une porte que Marguerite, de son fauteuil, affirme fermée à clé. "la clé jetée dans la rivière, la rivière évaporée dans la nature, la nature en marche vers l'horizon et l'horizon, lui..." Comme les poissons dans l'aquarium, elles sont prisonnières d'un lieu clos, depuis on ne sait plus quand et vivent au rythme des sommeils de Marguerite, une existence où leur moindre parole a été prévue par quelqu'un d'autre. Jean-Pierre Gos donne comme deuxième titre à sa pièce, "L'aquarium" et j'aime bien ce titre-là.

Donc, deux femmes assez terribles sont immobilisées l'une dans un fauteuil roulant, l'autre,

sur une sorte de civière. Quand elles parlent de leur position, Marguerite dit la supériorité de sa chaise qui symbolise l'autorité, la hiérarchie, le pouvoir, tandis que Solange rétorque que sa planche, en cas de naufrage, flotterait sur l'eau.

Qui elles sont, ce qu'elles font là, nul ne saurait vraiment le dire sans s'engager dans une profonde analyse du texte et de ce qu'en ont fait les comédiennes avec Gisèle Sallin. Il faut donc le recevoir comme il nous arrive, selon l'état dans lequel on se trouve: gravement, en subissant l'étrange fascination des deux personnages dont la relation reste des plus mystérieuses, ou avec humour, en souriant de ces regards que lance Solange à Marguerite, de ses tremblements, de ses dents qui claquent, de sa peur même, en riant peut-être aussi de l'automatisme des quelques mouvements de Marguerite.

Quoi que l'on choisisse, on est irrévocablement ramené aux deux magnifiques comédiennes que sont Véronique Mermoud et Nicole Dié. Chez Véronique, tout est

en crescendo dans le moindre détail; le visage exprime d'abord ce que la voix traduira ensuite. Quand la forme allongée sur la civière commencera à bouger, le spectateur sera étonné de la découvrir si grande et si forte, elle qu'il voyait pourtant menue et fragile. L'entracte de la fusillade, pendant le sommeil de Marguerite, évoque un passé suggéré au spectateur par des sons et des mouvements brusques de Solange qui souffre.

La Marguerite de Nicole Dié a plus d'expérience que sa rivale mais elle aussi transmet des impressions contradictoires qui se démentent à mesure que l'on avance dans la pièce. Marguerite connaît une certaine paix: elle peut dormir alors que Solange veille toujours. Vieille femme dans son fauteuil roulant, elle efface l'espoir de l'autre en rappelant que la porte est fermée à clé. Quand Solange se lèvera, grande et forte, Marguerite rapetissera encore au fond de son fauteuil. Mais pour mieux en sortir et livrer le combat final à sa rivale, l'enfermer dans le piège tendu avant de

gagner elle aussi la place de l'autre. L'herbe est toujours plus verte dans le pré du voisin, dit un vieux proverbe...

Mais il y a plus: le combat terminé, Solange, vaincue, du fond du fauteuil, obtient de Marguerite qu'elle lui taille elle-même les poignets. Marguerite ne partira pas par la porte ouverte, pas plus que Solange à qui elle a donné sa chaise, son rêve de porte ouverte et ses mensonges. "Tu commences à apprendre: vieillir d'abord, mentir ensuite... Le vrai mensonge réside dans les autres."

C'est peut-être ce que Jean-Pierre Gos voulait nous dire dans cette étrange parabole qui appartient à un genre de théâtre que l'on ne nous sert guère ici. Quelque chose qui marche dans une piste défrichée par les Beckett et Ionesco et qui fait encore un peu peur à celui qui redoute l'humour qui luit au fond du désespoir.

Une production étonnante qui n'a rien à voir avec les amusettes offertes un peu partout l'été.

Martine R.-CORRIVAUT

Ovation à Québec pour le Théâtre (suisse) des Osses

L'autre soir, rue Saint-Stanislas, à Québec, Gos et Les Osses triomphaient. Invité du Treizième Festival d'été de Québec, le Théâtre des Osses (du lieu-dit « Les Osses », près de Châtel-Saint-Denis) présentait « Solange et Marguerite », pièce en trois jours et trois nuits de l'auteur et dessinateur suisse Jean-Pierre Gos, dans une mise en scène intelligente de Gisèle Sallin (Patrick Ferla en avait parlé dans ces colonnes lors de sa création à Sion).

Deux femmes paralysées dialoguent sur la porte de la vie. Pour Solange, douloureuse et superbe Véronique Mermoud, la porte de la vie est ouverte bien sûr, car il reste toujours quelque chose ou quelqu'un à découvrir. Pas pour Marguerite, une Nicole Dié remarquablement implacable dans sa fatalité calviniste. Pour elle, la vie, c'est d'abord vieillir... Puis mentir.

Dans ce petit Théâtre du Vieux-Québec, lors de la première, c'est une ovation debout qui salua la performance des Osses. Dommage que l'au-

teur, faute d'argent, n'ait été présent, lui qui, au même moment, quelque part entre Hambourg et Rome, servait thés et cafés sur les wagons-lits internationaux.

Créée au mois de mars de cette année, « Solange et Marguerite » a passé par Toulouse et Bordeaux avant de visiter Québec et prochainement Montréal. En septembre prochain, la pièce sera à Genève et à Lausanne. Ne manquez surtout pas ce train lorsqu'il passera près de chez vous; c'est un express bourré de talent à l'état brut.

Franklin N. Thévenaz

Tribune de Lausanne
30.7.1980

Swiss author's play is highly emotional

By Maureen Peterson
of The Gazette

Often a review of a play can convey the play's vital message ... in 25 words or less.

But theatre that reaches beyond the borders of linear and intellectual communication can never be condensed or "translated" into journalism.

One such visceral, sensorial, emotional theatre piece is the Theatre des Osses production of Swiss author Jean-Pierre Gos' *Solange et Marguerite* at Cafe-Theatre Quartier Latin.

Some may find it too intense for a summer night. Theatre addicts, on the other hand, will welcome its relief from the usual vague and ephemeral fare that passes for theatre between May and September.

Marguerite and Solange are two ageless women who claw at each other through language and looks in a room that could be anywhere in the world after an unnamed cataclysm has struck the planet.

Nicole Die and Veronique Mermoud, under the inspired direction of Giselle Sallin, transport us to the interior of their being and ours as they battle for power over each

other and against their own immobility.

They are confined, one to a bed, the other to a wheelchair. But their apparent physical handicaps are as much metaphor as fact. Within its sinister vision of the cruel rites that often establish bonds between people, *Solange et Marguerite* has a dark sense of humor as it deals with hierarchy among cripples, the lame who can't quite lead the blind.

It is a play that contests our modes of living together, and wavers between optimism and pessimism proposing alternatives yet failing to achieve them. The messages aren't new, but they are overpoweringly immediate and irresistible. Moods strike us like waves, and the messages seem to branch out, building an organic rather than a mechanical structure.

The writing has a taste and a texture as well as an intelligence and the performances are spellbinding.

In one scene, without a single word, Mermoud creates a searing multiple image of the joy of discovering her human potential, and the terrifying revelation of her own mortality. How exhausting it is to be fully aware that one is alive.

THÉÂTRE

En ville aussi, il y a du théâtre d'été

SOLANGE ET MARGUERITE de Jean-Pierre Gos. Mise en scène: Giséle Sallin. Avec Véronique Mermoud (Solange) et Nicole Dié (Marguerite). Une présentation du Théâtre des Osses de Suisse. Samedi au Café-Théâtre Quartier Latin (4303, St-Denis). Représentations à minuit, du jeudi au lundi inclusivement, jusqu'au 11 août.

Ceux surtout qu'il faut alerter sur le passage ici du Théâtre des Osses de Suisse, ce sont d'abord les gens de théâtre d'ici — comédiens, metteurs en scène, étudiants, professeurs — et ensuite les véritables mordus parmi la foule. Dommage que l'été et les théâtres d'été qui poussent comme du trèfle dispersent à tous vents trop de ceux-là.

soeurs (mais elles refusent la relation «familiale»). Elles sont sans doute invalides puisque l'une est sur une planche, et l'autre dans un fauteuil. L'une est relati-

tions. (Le couple planche/fauteuil n'est d'ailleurs que l'une des demi-douzaines d'oppositions symboliques du texte et de la situation dramatique — lesquels sont d'une

«Jamais les rêves n'ont été des erreurs. C'est pour ça qu'on les oublie si vite.» Et moins? Ce pourrait être moins de désespoir, moins de résignation (mais certes pas moins de sens tragique):

«Chaque fois que tu mentiras, tu le feras en mémoire de moi. D'autres viendront, qui t'arracheront des mensonges de la gorge même si tu tentes de dire la vérité, car eux ne te croiront pas. C'est là que réside le vrai mensonge: dans les autres.»

(Je pique ces répliques dans le texte de

la pièce de Jean-Pierre Gos, dont on peut acheter une copie sur place, et publié aux Editions du Cousin, 1980.)

Je m'en voudrais de ne rien dire de l'extraordinaire duo d'actrices auquel cette production donne lieu avec Véronique Mermoud et Nicole Dié. La première réussit à se faire entendre dans le petit café-théâtre en murmurant (à peine) certains passages. L'autre est mémorable notamment pendant un long moment où seuls le cou et la tête bougent. De longues cascades de rigolades tournent soudain au rictus...

La mise en scène de Giséle Sallin est un tour de force, car la première des deux femmes ne change de place qu'une heure et quelques minutes après le début de la représentation — et cela donne lieu à un tango macabre, à une pantomime claudiquante et pathétique. Maquillages et éclairages d'un remarquable à-propos.

La bande sonore (le programme n'en donne le crédit à personne) rehausse de façon indispensable un texte difficile mais d'un superbe souffle poétique et tragique. Ne laissez ni la canicule ni la paresse de la «campagne» vous en priver.



JEAN-PAUL
BROUSSEAU

vement jeune, l'autre plus vieille. L'une dort la bouche ouverte et ronfle. L'autre soutient qu'elle ne dort jamais. L'une tient grief à l'autre de ses mensonges, et la seconde reproche à l'autre ses ruses. Avec le sous-titre *L'Aquarium*, on pense à une empoignade de crabes. Parler d'amour est tricher. Il ne reste plus que la lucidité — au moment où les deux femmes changeront de posi-

économie la plus drue.)

Ionesco et Beckett sont passé par là, ce n'est pas une injure de l'écrire. Mais il y a plus — et moins. Plus? Une ouverture (il est constamment question d'une porte), une échappée vis-à-vis la source de tout malentendu: par exemple, une allusion à une «mémoire ancienne» comme source de la parole, puis cette réplique:

ARTS ET SPECTACLES

Une production suisse romande apparentée au théâtre de

par Suzanne Aubry

Solange et Marguerite, de Jean-Pierre Gos, avec Véronique Mermoud et Nicole Dié. Mise en scène de Gisèle Sallin. Musique de Max Jendly. Production du Théâtre des Osses, de Suisse romande. Au Théâtre du quartier latin du 31 juillet au 14 août, à minuit.

Le Théâtre des Osses, fondé en 1979 par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud (deux comédiennes de la Suisse romande) est l'expression d'un grand désir: retrouver le mode d'une véritable recherche sur le travail de l'acteur.

Lasses de se promener d'une production à l'autre, refusant désormais le rôle d'exécutant engagé dans des pièces qui ne correspondaient pas souvent à leurs aspirations, les deux comédiennes ont décidé de mettre sur pied une troupe permanente. Ce qui leur a permis d'établir une continuité dans le travail entre comédiens qui non seulement apprennent à se connaître mais retrouvent, à travers une liberté d'expérimentation et de recherche, le pouvoir de l'acte créateur.

Solange et Marguerite est apparentée, au niveau visuel et thématique, à un certain théâtre de l'«absurde» des années cinquante. (Beckett, plus précisément). Deux femmes, l'une vieille (Marguerite), l'autre jeune (Solange) s'affrontent métaphysi-



Véronique Mermoud (Solange) et Nicole Dié (Marguerite), dans *Solange et Marguerite*, une production suisse romande à l'affiche au Théâtre du quartier latin.

quement, clouées à un fauteuil et à une planche. La paralysie inéluctable des personnages dont on ne sait d'où ils viennent et pourquoi ils sont condamnés à se souffrir éternellement, distille l'angoisse d'une existence engagée et d'une mort permanente: étouffement du rêve et de toute tentative de libération; fantôme tenace de la guerre, des luttes de pouvoir, stériles où l'on ne perd ni ne gagne. Dans cet univers carcéral, les

jeux sont faits, tout est écrit et chacun tente, dans la dérision du geste fixé à l'avance, d'imposer sa propre force d'inertie.

Le texte, s'il atteint par moments un pouvoir d'incantation fascinant, n'échappe pas toujours à la sécheresse de l'abstraction. Mais l'étonnante performance des comédiennes, Véronique Mermoud (Solange) et Nicole Dié (Marguerite) humanise et donne un visage au concept. Les person-

et extrêmement dépouillée, ne déroge pas à l'éthique de la troupe: permettre au comédien, sans dirigisme autoritaire, de retracer et de transmettre son expérience créatrice. La scène de la

danse, investie par une musique de tango un peu grinçante et une gestuelle d'humanoides dérisoires, est particulièrement réussie. La musique souligne d'ailleurs avec justesse les moments de transition et

les temps forts du spectacle

l'absurde

Actress is magnificent in 'Emma Santos'

By
MAUREEN PETERSON
of The Gazette

Theatre des Osses, a troupe from Switzerland which has graced the stage around the witching hour at Cafe-Theatre Quartier Latin for a few weeks now, has yet another remarkable show playing here through Monday night.

It is called *Le Theatre d'Emma Santos* and it is performed by a magnificently vibrant actress named Veronique Mermoud. She is under the direction of Gisele Sallin, whose skill and determination can only be described in equally passionate terms.

As in *Solange et Marguerite*, the play by Jean-Pierre Gos which they presented recently, there is an underlying mood of questioning and rebellion — refusal to accept that the world as it is, is the world as it should be.

The drama, which is both profoundly disturbing and exhausting, begins with the idea that one "must speak just to speak... and avoid sincerity for no one will believe you anyway."

The scene is stark black and white. An aus-

tere little table sits on a pale canvas floor beside a beach chair. The chair seems to envelop the figure of a woman who appears as foreign and vulnerable as a beached dolphin.

This is Emma Santos, who has managed to preserve her integrity, if little else, by writing.

Santos, whose unbearable sensitivity prompted her to seek refuge in an asylum in 1967, has made the painful discovery that when doctors have to choose sides, they choose the side of order. There is no escape from the callousness of one's fellow humans, not even in a

hospital. The same basic rules of conformity exist on either side of the asylum wall.

With a book called *Ideology and Insanity* the maverick American psychiatrist Thomas Szasz won a considerable public reputation (and countless professional enemies) by proclaiming that madness can only be described in terms of the prevailing ideology: That declaring someone insane is a political act.

The essays of the psychiatrist and the play by a madwoman have a lot in common.

But the Santos work is infinitely more viscera-

and hence more penetrating than even a perfectly reasoned thesis.

The rare moments of levity in the piece come when Santos, speaking through Mermoud, shows us exactly how lucid she is. It is quite frightening to be confronted with the idea that lucidity is independent of sanity — that one can be as mad as a hatter and still have a

clear picture of what is happening in one's environment.

As Mermoud interprets Santos' text with every nerve-ending in gear, we begin to get the feeling that madness isn't an absence of some kind, but rather it is a presence.

Despite her eccentricities and volcano-like eruptions, Santos doesn't seem to have lost her

marbles. She seems rather to have mislaid some simple mechanism, the one that allows the rest of us to function in a world where correct social behavior requires some pretty fundamental dishonesty.

The text has an almost embarrassing sincerity to it and Mermoud is as mesmerizing as an unfamiliar constellation seen at twilight.



Photo LE JOURNAL

Veronique Mermoud dans «Le théâtre d'Emma Santos».

DU THÉÂTRE SUISSE À MINUIT

(CM) — Si un soir à minuit (sauf le mardi et le mercredi) vous vous promenez dans les rues et que vous n'avez pas envie de rentrer chez vous, sachez que le café-théâtre du Quartier Latin présente des spectacles.

Ainsi, jusqu'au 11 août, vous pourrez voir «Solange et Marguerite», de l'auteur suisse Jean-Pierre Gos et, du 14 au 18 août «Le Théâtre d'Emma Santos».

Dans le rôle d'Emma Santos, Veronique Mermoud qui, en compagnie de Gisèle Sallin, metteur en scène de ces pièces et d'une autre comédienne Nicole Dié, étaient invitées à participer au Festival d'été de Québec au mois de juillet. Plutôt que de venir de si loin pour quatre jours, elles ont voulu également présenter ces pièces à Montréal, d'où les représentations au Quartier Latin.

«Solange et Marguerite» est l'oeuvre d'un auteur suisse et nos comédiennes jouent cette pièce avec d'autant plus de plaisir que les auteurs sont rares dans leur pays... surtout parce qu'ils ne sont pas très bien encouragés!

C'est également difficile pour une comédienne de bien gagner sa vie en Suisse. D'après Veronique Mermoud, les hommes n'ont aucun problème de travail, mais il n'en est pas de même pour les femmes. La plupart des comédiennes sont donc obligées de faire de l'enseignement.

Là-bas, les cafés-théâtres n'existent pas, mais on retrouve cependant des théâtres de poche, d'une centaine de places.

Donc, si vous avez envie de connaître le théâtre suisse, rendez-vous au Quartier Latin, mais nous voudrions vous prévenir que, dans ce cas tout du moins, il s'agit plutôt de drames et non de vaudevilles.